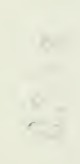

U d'/of OTTAWA
39003002547635



CLOVIS HUGUES

LES LIBRES PAROLES

POÉSIES

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DE POCHE

CLOVIS HUGUES

LES LIBRES PAROLES

POÉSIES

PARIS

A. FAYARD, ÉDITEUR

78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 78

PRÉFACE

Il n'y a qu'une seule poésie comme il n'y a qu'une seule humanité; mais il y a deux poètes, celui qui chante pour un groupe d'initiés, plus particulièrement dévots à quelque mystérieuse forme de l'art, et celui qui chante pour les foules, dans le vaste frémissement des drapeaux. Les uns sont des espèces de tribuns de la Lyre; les autres sont des espèces de prêtres du Rêve et de l'Idée.

Je respecte les premiers, quand ils sont déjà vieux et couronnés de la bonne gloire du temple ou du cénacle; je les encourage de la voix, du geste et de la plume, quand ils ont la sainte impatience de la jeunesse et le noble désir de dépasser les aînés; mais je reste avec les seconds, tout au moins à de certaines heures, parce qu'il m'est agréable que le peuple lise des vers et parce qu'il n'en lirait point s'il ne les comprenait pas tout de suite. Le jour vient où il pourra se reposer d'un horrible labeur dans la sereine contemplation de l'idéal

absolu. Encore une révolution, pacifique ou violente, et il aura conquis, avec tout le bonheur matériel, toute la suprême jouissance artistique. En attendant, versons-lui de la lumière, de la justice et de l'amour.

C'est pour cela que je publie un nouveau livre de lutte, dans cette charmante petite édition à vingt-cinq centimes, qui va droit aux humbles et aux déshérités.

Ils y trouveront des poésies qu'ils connaissent peut-être déjà; mais sans doute ils les reliront encore quelquefois comme on regarde, de temps en temps, une brave épée qui a fait tout ce qu'elle a pu. Toutes ont paru dans quelque feuille d'avant-garde; la plupart ont été publiées dans la Libre Parole. *Celles-là ne sont pas les moins véhémentes. Je ne voudrais point toutefois que l'on m'accusât d'y avoir attaqué les princes d'Israël sous un prétexte religieux quelconque. Je suis pour la liberté de tous les cultes. Socialement et philosophiquement, l'Israélite et le Juif ne sont pas le même homme. Si je dis : « Guerre au Juif ! » je dis aussi : « Tolérance à l'Israélite ! »*

Ce que je dis encore plus haut, par exemple, c'est qu'il faut que la Révolution se fasse, au profit de tous les volés contre tous les voleurs !

C. H.

LIVRE PREMIER

LE VEAU D'OR

I

L'AUMONE DES ROTHSCHILD

I

Ce n'est donc pas assez qu'en attendant l'aurore
Les bourreaux se soient disputé
La tunique en lambeaux du Christ, il faut encore
Qu'ils lui volent sa charité!
Phrases, battez aux champs, Rothschild a fait l'aumône!
Et voilà des gars moustachus
En extase devant l'auguste pièce jaune
Qui tomba de ses doigts crochus;
Les voilà déployant la pompeuse hyperbole,
Chantant l'heureuse fin des maux,
Comme s'il n'avait eu qu'à verser son obole
Pour méduser l'âme des mots;
Comme si nous n'avions qu'à dresser sur sa route
Les arcs de triomphe étoilés,
Parce qu'il restitue aux damnés une goutte
Des Pactoles qu'il a volés!

II

Allons, épargne-nous ta tirade servile,
Muse à banquiers, femme à soldats!
La pièce d'or qu'il rend au peuple est la sœur vile
Des trente deniers de Judas.

Elle a vendu l'honneur, la patrie et la gloire,
Comme elle aurait livré Jésus.
Quand elle tombe, aumône infâme et dérisoire,
La probité crache dessus;
Le pauvre, consterné, fuit en baissant la tête;
Et c'est un problème angoissant
Qu'elle ait parfois séché des larmes, étant faite
Avec des larmes et du sang.
Pitié de carnassier! Charité pour la blague!
Surplus qui déferle à côté!
Bonté de vieux bandit restituant la bague,
Après que le doigt a sauté!
Ah! céder un épi, quand on mange une plaine!
Misère! Qu'importe au troupeau
Qu'il lui rende en passant un flocon de sa laine,
S'il l'a tondu jusqu'à la peau!
Que t'importerait même, ô foule infortunée!
Qu'il donnât, par excès d'amour,
Deux ou trois millions dans une seule année,
Puisqu'il nous les vole en un jour?

III

L'épargne filoutée au travail; la famine
Vidant les berceaux dans la mort;
Les Turcarets d'en bas, effrayante vermine,
Assaillant la vertu qui dort;
Le lent trébuchement des probités naïves
Dans le vaste piège aux écus;
Le maître et les valets dépouillant les convives,
Quand l'ivresse les a vaincus;
La faillite raflant le gousset et le coffre;
Le pain vendu toujours plus cher;
Les Grangousiers boudant, parce qu'on ne leur offre
Qu'un peuple ou deux, avec leur chair;
La misère en haillons, sourdement apparue,
Traînant les enfants aux pavés;

Les vierges de seize ans s'accrochant dans la rue
Au manteau des riches gavés ;
L'honneur éclaboussé des crachats de la foule,
Devant la tombe des aïeux;
Le suicide pâle épiant l'eau qui coule,
Avec sa fosse dans les yeux ;
La disparition des banquiers dans la lune,
Le droit hué, le crime absous ;
Les désastres publics érigés en fortune;
La honte escomptée en gros sous;
L'argent avec les fleurs jeté par les fenêtres;
Monsieur Gogo déshabillé ;
Le long ruissellement de l'or aux doigts des maîtres,
Quand l'esclave a bien travaillé;
Les Prudhommes croisant sur leur bedaine en tonne
Des bras qui ne servent à rien;
Les mineurs enterrés sous le grisou qui tonne,
Le pauvre chassé comme un chien;
L'aiguilleur mal payé, la machine qui saute,
Dans le jet des crânes ouverts;
Le phtisique crachant son dernier poumon, faute
D'un abri contre les hivers;
L'obscène papier bleu glissé dans le corsage
De quelque stupide catin;
Les bouffons de l'esprit dévisageant le sage
Qui médite loin du festin;
Les emprunts refusés aux Russes qu'on affame;
L'insulte ajoutée aux douleurs ;
Les millions couvant la trahison infâme
Du prestige des hauts voleurs;
L'État humilié, s'effaçant des épaules
Devant un financier teuton,
Comme si ma Patrie, asservie a des drôles,
N'était plus qu'une Margoton;
Ce baron juif riant de sa bouche édentée,
Quand l'Allemagne triomphait;
L'aumône des Rothschild, cette aumône vantée,
Voilà, peuple, comment c'est fait!

IV

Mais, ô bons loqueteux, retroussez-vous les manches!
Les jours viennent, ils sont venus,
Où leurs vastes palais, dallés de pierres blanches,
Verront accourir vos pieds nus.
Alors s'écrouleront les castes séculaires.
Plus de ventre vide aux banquets!
Les flambeaux, souffletés du vent de vos colères,
S'éteindront au poing des laquais.
Leurs blasons de bazar s'écrouleront en cendre,
Dût le ciel en être empesté.
Quel beau déluge d'or, si vous pouvez reprendre
Tout ce qu'ils nous ont filouté!
Le glaive tombera du poing rouvert de l'Ange
Qui vous chassait des Paradis;
Vous ne mangerez plus un pain pétri de fange,
Au seuil de marbre des bandits;
Vous montrerez comment un monde se délivre;
Et, si leur pâle humanité
N'a point encore appris à travailler pour vivre,
Vous leur ferez la charité!

30 avril 1892.

II

ROTHSCHILD ET LA BANQUE

I

Quoi! tu livres ta Banque à ce Rothschild, ô France?
Tu le fais gardien du Trésor,
Comme si nous n'avions, pour clore ta souffrance,
Qu'à lui confier la clé d'or?
Comme si tu n'avais, après tant de désastres,
Qu'à le hisser sur ton Crédit,
Dans une apothéose où, couronné de piastres,
Le dieu Million resplendit?
Quoi! tu mets à ses pieds, sans grelotter de honte,
Sans seulement baisser les yeux,
La pudeur de la Rente et l'honneur de l'Escompte,
Ces deux probités des aïeux?
Tu prends comme intendant ce quartier de roture,
Ce vague baron de tréteau,
Dont les pères étaient prompts à planter l'usure
Dans les gorges, comme un couteau?
Tu livres le travail, l'épargne saccagée,
Le taux imprudent et fougueux,
A ce Gargantua qui boit d'une gorgée
Tout l'argent sué par les gueux?

II

O misère! pendant que le travailleur manque
De pain blanc, de justice et d'air,
C'est un Juif allemand qui régente la Banque,
Dans votre Patrie, ô Kléber!
Tandis que les sapins mangent par les racines
Nos morts tombés pour le drapeau,
C'est ce Teuton goulu qui préside aux ruines,
Avec notre sang sur la peau!
C'est lui qui, poursuivant d'une clameur de fête
Les parias et les vaincus,
Pèse sur mon pays du poids de la défaite,
Doublé du poids de ses écus!
Et qu'un scribe acheté ne vienne pas me dire
Qu'il n'est point le maître tout seul,
Et qu'on le chasserait du pied, s'il osait rire
Des plis tragiques du linceul!
Depuis quand n'est-on plus chef entre les pontifes
Et monarque entre les lions,
Lorsqu'on a sous ses mains — ces mains-là sont des griffes! —
Le ventre d'or des Millions?
La conscience fait une courbette et s'offre.
Silence, honneur! Tais-toi, devoir!
Ah! mater le Rothschild accoudé sur son coffre,
Essayez donc un peu, pour voir!
Il aura, lui Sultan, le Conseil pour eunuque;
Après l'avoir acclamé dieu,
La Banque, en souriant, lui nimbera la nuque
D'une auréole en papier bleu;
Il sera le frelon, et nous serons l'abeille
Qui meurt de n'avoir plus sa part;
Il n'aura qu'à choisir de l'œil dans la Corbeille,
Pour s'épingler d'un milliard;
La Baisse lui dira : « Mon bon seigneur, j'arrive!
Que m'ordonnez-vous? Commandez! »

La Seine s'en ira le long des quais, pensive
D'avoir tant de suicidés;
Vous l'aurez sur l'échine, il restera le maître
De la mansarde et du château,
Tant que vous n'aurez pas, ainsi qu'on fouille un reître,
Vidé son sac et son manteau!

III

Pauvre Banque! Déchets profonds! Chutes sinistres!
Néant du chiffre et du calcul!
La Patrie autrefois signait sur ses registres :
« Bonaparte, premier consul. »
Le Corse au vaste front taillé pour la couronne
Allait bientôt, en vérité,
Voiler d'un bras nerveux, sous les velours du trône,
La face de la Liberté.
Mais il avait pour lui sa gloire, vierge encore,
L'Anglais râlant sous son talon,
Les drapeaux envolés dans l'espace sonore,
Devant la rade de Toulon;
Il avait les tambours, les clairons, les mêlées,
La foi tragique au lendemain,
L'orageux tourbillon des Victoires ailées
Autour de son masque romain;
Tout ce qu'il essayait s'étoilait en prodige,
Dans les fanfares du canon;
Les Alpes, Léoben, le Tyrol et l'Adige
Tonnaient à l'appel de son nom;
Quand il avait signé, penchant sa face dure
Sur le large registre ouvert,
Il aurait pu, songeur, sabler sa signature
Avec le sable du désert;
Tout son cœur, soulevé d'une haute espérance,
Servait la Patrie, en l'aimant;

Il était aryen, soldat et fils de France :
Il n'était pas Juif allemand !
Il avait pied à pied, hardiment et sans trêve,
Désarmé la peste et la mort ;
Il revenait d'Egypte en brandissant le glaive ·
Il n'arrivait pas de Francfort !

IV

Où sont-ils, ô Rothschild, tes cavaliers numides ?
Quel soleil de gloire t'a lui ?
Quel mot as-tu jeté du haut des Pyramides,
Pour oser signer après lui ?
Et pourtant tu seras salué par les sistres,
Glorifié par les badauds,
Quand ces pâles tribuns, valets de ces ministres,
T'auront replacé sur leur dos ;
Tu pourras t'acheter, pour y bâtir ta tombe,
La Synagogue ou l'Opéra ;
Tu resteras debout dans un siècle où tout tombe,
Jusqu'au jour, et ce jour viendra,
Où tu t'affaleras comme un paquet de toile,
Les doigts crispés sur ton trésor,
Pour avoir essayé de voler une étoile,
Sous prétexte qu'elle est en or !

21 mai 1891.

III

GUERRE DE RELIGION

I

Ainsi, vous y tenez, gaillards qu'on scandalise :
C'est parce que nous détestons
L'éternel Sabaoth révélé par Moïse
Que nous sabrons ces Juifs teutons?
C'est parce que nos yeux, simulateurs d'extases,
Ont trop regardé dans le ciel,
Que nous faisons traquer par la meute des phrases
Les rois du moderne Israël?
C'est pour venger le Dieu de pardon du Calvaire,
Penchant vers nous son front sacré,
Que mes poings ont cloué sur l'iambe sévère
Monsieur de Rothschild effaré ?

II

Ah ! certes, j'ignorais, tant l'idéal m'abuse,
Que ma Muse, dure aux bandits,
Eût pris à Charles Neuf sa royale arquebuse
Pour la braquer sur les Youddis.

Tu ne comprenais pas, ô ma strophe lyrique,
Qu'on aurait moins tapé dessus,
S'ils n'avaient pas un soir filouté sa tunique
Au blanc cadavre de Jésus,
Et qu'on leur sonnerait l'outrage, de manière
A moins déchirer le clairon,
S'il n'avait pas subi, dans son heure dernière,
L'outrage du dernier baron!
Rogner les doigts crochus et dénoncer la caisse
Où l'argent dérobé s'en va,
Flétrir la Hausse au nom des raflés de la Baisse,
C'est se ruer sur Jéhovah;
Dépister le Rothschild flairant notre agonie,
Traquer à son tour le limier,
C'est voler son tesson, ses pleurs et son génie
A Job assis sur son fumier.
Ne touchons pas aux sacs bourrés de pièces blanches,
A la fraude, au vol éternel :
Ce serait le divin Chandelier à Sept Branches,
Qui vacillerait sur l'autel !
Toiser la haute Bande abjecte et scélérate
Qui fait de Paris sa forêt,
Ce serait offenser les rives de l'Euphrate
Où l'âme des harpes vibrait !
Ce n'est plus le Jourdain sacré, c'est le Pactole
Qui reflète tout le ciel bleu;
Le grand financier juif circule, flotte et vole
Entre l'homme et le demi-dieu.
Le Dol sanctifié survit aux Babylones
Qu'a recouvertes le gazon;
La Bourse est le grand temple auguste, où les colonnes
N'attendent plus que leur Samson.
En vain les fiers aïeux saignent-ils dans leurs tombes,
La loi de justice et d'amour
Veut que les Aryens, la France et les colombes
Soient immolés le même jour.
L'âpre Joab instruit les coulissiers novices,
Au pied du Sinaï grondant;
Le Vice est vertueux, les buissons d'écrevisses
Succèdent au Buisson ardent.

Toute filouterie a son dogme pour elle.
Prosternez-vous, gueux en haillons;
La lumière d'en haut, vaste et surnaturelle,
Sort de la fosse aux Millions!

III

Et quand cela serait, ô ramasseurs de piastres!
Larrons blasonnés du Trésor!
Que nous eussions rêvé de venger nos désastres
En balayant votre Veau d'or?
Depuis quand donc n'est-il plus permis au poète,
Briseur de cultes et de fers,
De descendre vers vous le fouet au poing, la tête
Dans l'orage et dans les éclairs?
La manne qui tombe dans vos mains en rosée
Vous dénonce à l'humanité;
Chaque fois qu'un prophète indigné l'a brisée,
Votre idole a ressuscité!
Elle vous a conquis, elle a, quand elle marche,
Ses quatre pieds posés sur vous ;
Le Dieu du ramier blanc, doux messager de l'arche,
N'est qu'un peu d'ombre à ses genoux.
Sitôt qu'elle a croulé devant l'Apôtre ou l'Ange,
Le siècle vous voit en passant
La pétrir à nouveau dans l'or et dans la fange,
Avec de la chair et du sang,
Ses prêtres éhontés, se partageant la graisse
De la victime sur l'autel,
Remplacent à ses pieds par des livres de caisse
La Bible où tonnait l'Eternel ;
Votre œil, comme doré d'une extase, contemple
Le solide éclat de ses flancs;
Vous lui sacrifiez sur les portes du temple
Les innocents gogos bêlants;

Le Cinquante-pour-Cent s'agenouille et l'adore,
Sous les vastes cieux étoilés;
Et vous enguirlandez son piédestal sonore
De billets de Banque volés !

IV

Libre à vous de crier en invoquant Voltaire,
Au nom du droit et du soleil,
Que l'écrivain pensif se conduit en sectaire,
Quand il vous brise un Dieu pareil !
Vous aurez beau draper votre idole mortelle
Dans le prestige de la Loi,
Nous vous la traînerons à l'égout, si c'est elle
Que vous appelez votre foi.
Elle n'entrera point dans la terre promise
A l'Allemand juif et larron :
En frappant le Veau d'Or, je suis avec Moïse ;
Je ne veux tuer qu'Aaron !

Toulon, 2 juillet 1892.

IV

POUR LES RUSSES

I

Je fais mon choix, avant de désigner les têtes ;
Je vise en haut, jamais en bas.
Si vous n'êtes qu'un Juif à vendre des lorgnettes,
Passez, je ne vous connais pas !
La grandeur du coquin fait celle de l'exemple :
Mes Iambes, dogues hurlants,
Ne se dérangent pas pour les valets du temple
Qui débitent des ramiers blancs.
Je veux, quand je flétris un bandit, que son crime
Soit éclatant et bien classé ;
Si j'attaque Rothschild mettant la France en prime,
J'ignore l'obscur Manassé.
Les Youddis sans le sou sont des Juifs pour la blague ;
Les gueux riches sont seuls vivants.
Pour avoir droit au rythme enflé comme une vague
Et sonore comme les vents,
Il faut avoir dompté la fortune ennemie,
Volé sa gerbe à Messidor,
Et que le circoncis, glorieux d'infamie,
Ait saigné sous des ciseaux d'or !

II

Mais où sont les carcans tout broussailleux d'épines,
Assez constellés de bons clous?
Où sont les fouets entrant assez dans les échines,
Pour que le sang coule aux genoux?
Où sont les piloris épuisant la souffrance,
Broyant les os, vidant la peau,
Pour y garrotter ceux qui soufflettent la France
Avec les franges du drapeau?
Le Vers ne suffit pas, ô muse débonnaire!
Quand mon pays verse des pleurs.
Rhétorique, les fouets et les coups de tonnerre!
Ton bras n'est armé que de fleurs.
Ce que je voudrais voir en ta dextre sans tache,
Sitôt que Judas apparaît,
C'est le scintillement terrible de la hache,
A côté du billot tout prêt;
Ce que je voudrais tordre en mes deux mains charnues,
Entre mes poings clos et fumants,
C'est la foudre du ciel, celle qui, dans les nues,
Couve les altiers châtiments!
La Russie agonise, elle t'appelle et crie,
Pâle, presque morte à moitié :
Tu te dresses, tu tends, au nom de la Patrie,
Tes bras qui tremblent de pitié.
Eh bien! écoute-les psalmodier la haine
Et glorifier le trépas :
« Si la Russie a faim, vive notre bedaine!
« Israël ne souscrira pas!
« Que nous importe à nous qu'elle ait dans sa poitrine
« Un tourbillon d'air empesté?
« Nous ne sommes pas pris en la même racine,
« Dans l'éternelle humanité.

Son orageux drapeau que la fortune brave
« Ne flotte pas sur notre tour.
Le Franc et le Gaulois sont les frères du Slave;
« Nous sommes les frères d'Asour;
Quand elle édifiait sa gloire et sa puissance,
« Le sein d'Abraham protestait ;
Elle a beau promener son arche d'Alliance,
« La harpe de David se tait ! »

III

Et les voilà cachant les sous, raflant la braise
Avec de grands cris triomphaux,
Pendant que sur le Russe effaré la mort pèse
Du poids lugubre de sa faux !
D'accord avec les dieux dont Rothschild est le prêtre,
Les voilà serrant en leur main
La sainte pièce d'or qui sauverait peut-être
Un de nos vengeurs de demain !
Les voilà déchaînés, se vengeant sur ma race,
Sur mon doux pays tout entier,
Du moujik dépouillé qui se lève et les chasse,
Avec les pierres du sentier !
S'ils l'ont dévalisé jusqu'à son dernier rouble,
S'ils ont sa terre et sa maison ;
S'ils ont pêché l'usure infâme dans l'eau trouble,
Au point de casser l'hameçon ;
Si l'intérêt vorace a quadruplé les sommes,
Entre le matin et le soir ;
Si le sang a jailli de leurs vendanges d'hommes,
Sous l'horrible vis du pressoir;
S'ils ont la moisson blonde au prix de la semaille,
Dès que le germe a frissonné;
S'ils ne laissent pas même au laboureur la paille
Où dormirait le nouveau-né ;

S'ils ont, en revendant le bœuf et la charrue,
Vidé dans la mort les berceaux;
Si la lugubre faim, brusquement apparue,
Traîne les vierges aux ruisseaux;
S'ils ont de tous leurs crocs mordu dans la chair vive
Le pauvre peuple haletant,
Es-tu donc responsable, ô ma France pensive,
De la corde qui les attend?

IV

Ah! reste bonne, toi! Cicatrise les plaies,
Vole dompter le mal vainqueur,
Apporte aux moribonds étendus sur les claies
La pitié qui pleure en ton cœur;
Penche ton front béni sur les faces meurtries,
Fais taire le vent sur les flots,
Toi qui, patrie ouverte à toutes les patries,
Prends ta part de tous les sanglots;
Rends le lange à l'enfant, la gerbe à la chaumière,
Le manteau de laine au vieillard;
Collabore avec l'air, dispense la lumière,
Assainis l'âme et le brouillard;
Reconstruis sa cabane au paysan qu'on vole,
Rouvre le sillon palpitant;
Sois la bonté qui vient, le Verbe qui console,
La main sereine qui s'étend!
Et, sans même songer à l'honneur de tes armes,
Sauve tous ces désespérés,
Dûsses-tu leur donner, pour essuyer leurs larmes,
L'or qui pend aux drapeaux sacrés!

23 juillet 1892.

V

UNE IDYLLE AU BARON

I

Vous vous dites parfois, n'est-ce pas, ô Baron :
Que me veulent tous ces emboucheurs de clairon,
« Tous ces affalés de l'extase,
Tous ces rêveurs, épris d'aube et de firmament,
Qui décochent sur moi très littérairement
« Les dards acérés de la phrase ?

S'ils vont me harcelant, ensemble ou tour à tour,
Avec des tas d'écrits à faire, quelque jour,
« Eclater les bibliothèques,
C'est parce qu'ils n'ont pas, comme un beau papillon,
Piqué le Million après le Million
« Sur le petit carnet de chèques.

Ils me laisseraient vivre en paix, comptant mon or,
Béatement vautré sur mon vaste trésor,
« Où l'on dirait qu'un soleil flambe,
S'ils pouvaient seulement avec leurs ducatons,
Voiturer les Nanas et meubler les Gotons
« Qui lèvent les vieux et la jambe.

« C'est l'Envie au front bas qui les a déchaînés.
« J'ai contre moi la borde errante des pannés,
« La tourbe des traîne-savate.
« Tous ces dépenaillés, qui me sont sans merci,
« Me proclameraient juste et vénérable, si
« Je leur avais graissé la patte.

« Je pourrais avoir l'homme en rentant le pourceau.
« Tel poète indigné qui me traîne au ruisseau,
« Comme si j'étais une loque,
« Me vendrait sans vergogne, au prix d'un beau jouet
« Les grands rythmes boiteux où sonne en coup de foue
« L'indignation d'Archiloque.

« Pour quelques billets bleus glissés entre ses doigts,
« En échange d'un bout de chalet dans mes bois,
« Co lyrique, aisément macabre,
« M'offrirait son vieux luth estimé chez les gueux,
« Et son Pégase ailé, cheval un peu fougueux,
« Qui, lorsqu'on dit mon nom, se cabre,

« Il me livrerait tout son bagage de mots,
« L'onde, la fleur, le nid, les brises, les rameaux,
« L'hiver qui vient, le pain qui manque ;
« Et sa Muse, autrefois toujours prête à me fuir,
« Les reins plissés de graisse autour du rond de cuir,
« Me tiendrait mes livres de banque. »

II

Eh bien ! détrompez-vous, Baron ! J'ai, ce matin,
Salu é le soleil, en errant dans le thym,
Avec les pinsons et les merles.
Un bon vieux est passé, tout droit sous son fardeau ;
L'aube accrochait un peu partout ses gouttes d'eau
Où le poète voit des perles.

Tout le ciel était rose au-dessus des champs verts,
La rime s'offrait seule au doux baiser du Vers,
La strophe chantait, toute faite.
J'ai même dû noter, en vers de douze pieds,
Que les gueules-de-loup, si loup que vous soyez,
Ne se sont pas fait votre tête.

On rêvait des pasteurs de Chaldée, en passant
A côté des bergers qui, dans le jour naissant,
Menaient leurs blancs troupeaux de chèvres.
Des Corots s'estompaient dans les lointains îlots;
Des roses regardaient par-dessus des murs clos,
En souriant comme des lèvres.

Tout était pur, loyal, éclatant, ingénu.
La fleur s'abandonnait au papillon tout nu,
Sans faire la Sainte-Nitouche.
Les liserons sonnaient leur vague angélus bleu ;
Et, si je vous mentais, même à vous, rien qu'un peu,
Les guêpes me mordraient la bouche.

Or, je vous le déclare en toute vérité :
Je n'aurais pas pour vous, si j'étais mieux renté,
Une lyre plus endurante.
D'abord — veuillez, Baron, soupeser ce d'abord ! —
Tant que vous seriez là, tripotant, j'aurais tort
De trop me fier à ma rente.

Ensuite, et c'est ainsi qu'on vieillit en songeant,
Le laurier, même s'il n'est point plaqué d'argent,
Nous est suffisante fortune.
Nous sommes mille fois plus des Rothschild que vous,
Rien qu'avec les rayons cueillis au bord des trous
Que les banquiers font à la lune.

Quand l'un de nous se vend, le Mot reste effaré.
Je craindrais de toucher à l'Iambe sacré,
Si je n'avais pas les mains nettes ;

Et nous ne sommes pas autrement éblouis,
Quand nous ne voyons pas filtrer dans le louis
La sueur des labeurs honnêtes.

III

Rassurez-vous. Si j'ai du bonnet infamant
Coiffé votre blason en toc, où l'honneur ment,
C'est que je pensais à nos pères;
Si je tourne le dos à votre char vainqueur,
Ce n'est pas que l'envie ait couvé dans mon cœur
Le nid féroce des vipères !

Vous jalouser, pourquoi ? Mais vous n'entendez pas
Une note du vent qui rôde ! Tous vos pas
Sont pris en des fanges dorées !
La nature est pour vous sans mystère et sans voix !
Vous n'avez jamais eu d'histoire, au fond des bois,
Avec les nymphes éplorées !

Vous ne tombez jamais à deux genoux devant
La gloire des soleils qui font, en se levant,
Tressaillir la colline verte !
Le Veau d'Or vous est tout, l'aube ne vous est rien ;
Vos yeux ne sauraient pas, si vous aimiez un chien,
Lire dans sa prunelle ouverte !

Hélas ! vous n'êtes pas même Juif, ô Baron !
Car la Bible est pareille au torrent de Cédron,
Roulant les feuilles desséchées ;
Isaïe est divin, Amos est grand et beau ;
Job gronde, Ezéchiel parle aux vers du tombeau ;
Et vos oreilles sont bouchées !

Quant à vos Margotons, elles nous laissent froids.
Si je vous aime peu, c'est parce que je crois
A toutes les pudeurs qu'on nie,
Et parce qu'il faudra, quand nous serons partis,
Que vous ne veniez plus voler à nos petits
Un pain gagné sans félonie.

Plumez les gens, vivez, mourez. L'essentiel,
C'est que vous ne m'ayez pas pris ma part de ciel,
Quand le jour luit dans les clairières;
Et le sort, en ce point, ne me fut pas mauvais;
Car je suis plus que vous le maître, quand je vais
Songer dans vos bois de Ferrières.

J'y reviendrai. Sitôt que vous êtes absent,
Les brises bercent mieux le taillis frémissant,
La vaste forêt est plus belle.
Mais si quelque joli petit insecte ailé
Me laisse au bout des doigts un peu d'or envolé
Je le lui remettrai sur l'aile.

Sur la lisière du bois de Ferrières, le 27 août 1892.

VI

LES JUIFS DE RUSSIE

I

C'était là-bas, très loin, dans les brumes du rêve,
En un pays tout blanc de neige et de brouillard,
A l'heure rose et pâle où le soleil se lève
En un doux tremblement d'enfant ou de vieillard.

Un vol de corbeaux gras tournoyait dans la bise.
J'allai, je vis passer un petit homme roux :
Il était vêtu d'une espèce de chemise,
Qui pendait tristement et l'habillait de trous.

Le haillon m'attirant autant qu'il m'inquiète,
Je le suivis, tout plein de mon rêve ingénu.
Comme je m'approchais, il releva la tête,
Avec l'air d'un enfant qui m'aurait reconnu.

II

« Je ne suis, me dit-il, que le spectre d'un homme !
Le désespoir muet me talonne sans fin.
Des méchants sont venus, ils m'ont tout volé, comm
Si je n'avais de droit qu'à l'éternelle faim.

« Je suais, je peinais, je vivais de ma terre,
Confiant en mes bras laborieux et durs,
Tout fier d'aider le souffle immense du mystère
A peupler les sillons du frisson des blés mûrs.

« Mais le sol est têtu, l'herbe est tenace et drue,
Tout livre un sourd combat au labeur triomphant ;
Chaque gerbe qui pousse entame la charrue,
Et le soc rouillé s'use et le vieux bois se fend.

« La mienne avait creusé la terre vénérable
Pendant de si longs jours, avec un tel effort,
Qu'elle en était gisante et que ses bras d'érable
Tremblaient comme la dent d'une tête de mort.

« Je dus m'en acheter une autre, toute neuve.
J'avais bien travaillé, je suis vieux, j'étais las :
Je n'aurais plus mangé le pain noir de l'épreuve,
Si je l'avais payée en l'achetant, hélas!

« Mais la terre avait beau se faire maternelle
A mon labeur penché sur ses flancs assoupis :
Le flot des pleurs sacrés me noyait la prunelle,
Quand au creux de ma main je comptais les épis.

« L'Usure m'avait pris dans sa roue implacable ;
J'y tournais, haletant, chaque jour plus broyé ;
Et c'était comme si j'avais semé du sable,
Tant je n'avais plus rien, lorsque j'avais payé !

« J'étais plus éprouvé que l'onde et le brin d'herbe.
La meule n'avait pas le temps d'être debout :
La vorace charrue avait mangé la gerbe,
Avant d'avoir creusé le sillon jusqu'au bout.

« Un jour, avec le peu de blé que j'allais vendre,
On me reprit le soc déjà payé dix fois :
Je ne puis pourtant pas me repaître de cendre
Et labourer la terre avec mes pauvres doigts !

Puis, comme je n'avais jamais assez de roubles
Pour acquitter la dette où sombrait ma maison,
On me prit mon grand bœuf qui partit, les yeux troubles
D'une larme; et ce fut la fin de ma raison.

« Je grondais comme un chêne effaré qu'on mutile.
L'horrible marchand d'or me fut féroce au point
De me laisser ma faux, désormais inutile
Aux sillons que mon bras n'ensemencerait point.

« On vendit l'humble toit où ma mère était née ;
Je fus comme un passant qui fuit sous les cailloux;
L'eau du ciel ruissela sur ma peau décharnée,
Et j'enviai le sort misérable des loups.

« Et nous sommes ainsi des mille et des mille hommes,
Chassés de nos maisons, pâles, morts à moitié,
Sans feu, sans pain, sans rien sur la terre, et nous sommes
Si broyés par le sort que la pierre a pitié! »

III

L'homme pleura. Le vent sanglotait dans les hêtres.
L'angoisse m'étreignait comme dans un étau.
Je lui criai : « Quels sont ces redoutables maîtres
Qui vous tiennent ainsi saignant sous le couteau? »

L'infortuné leva son front nu dans la bise :
« Ce sont les fils de Sem qui boivent notre sang!
Mais nous aurons aussi notre terre promise,
Et le Russe affamé se venge en les chassant. »

Alors, je regardai par delà l'étendue,
Vers les champs où germait la promesse d'avril ;
Et l'effroi descendit en mon âme éperdue,
Car j'eus la vision des routes de l'exil.

Des Juifs erraient partout sur la face du monde,
Traqués, bannis, guettés par les couteaux tirés;
Et la rumeur était si haute et si profonde
Que les oiseaux du ciel s'envolaient, effarés.

Ils allaient, ils allaient, pareils aux choses mortes;
Trop au-dessous de tout pour être des proscrits.
Les princes d'Israël barricadaient leurs portes,
Quand la tourbe passait en poussant de grands cris.

Les chiens, tirant leur chaîne ou mordillant leur corde,
Hurlaient à leurs talons sur les seuils irrités.
Je tressaillis; j'allais crier : « Miséricorde !
Grâce pour les maudits chassés de leurs cités !

« Plus de répression pour les races flétries!
Vengeons-nous des méchants en oubliant leurs noms,
Laissons sur les berceaux tout le ciel des patries!
C'est de l'humanité qui souffre; pardonnons! »

Mais par là-bas, très loin, dans les brumes du rêve,
On entendait toujours comme un bruit de torrent;
Et le maigre moujik s'écria : « Pas de trêve!
Pas de pitié! Laissez passer le Juif-Errant! »

10 septembre 1892.

LIVRE SECOND

LES MAITRES

I

LE PEUPLE SOUVERAIN

Les patrons de Fourmies avaient prévenu les ouvriers, par des pancartes affichées dans les ateliers, qu'ils seraient renvoyés immédiatement, si leurs noms figuraient sur la liste des candidats socialistes.

(NOUVELLES ÉLECTORALES.)

I

— Bas les pattes, lion ! Peuple, trêve à la lutte !
Plus de sang sur tes beaux lauriers !
Le bulletin suffit à qui rêve la chute
Des privilèges meurtriers.
La révolte en haillons, hurlant de porte en porte,
Avec son chiffon rouge au poing,
Cela se comprenait, la justice était morte,
Aux temps où tu ne votais point.
Décrocher les fusils, ébaucher en épée
Un acier que la rouille mord ;
Écrire avec ton sang ta lugubre épopée ;
Mourir en fécondant ta mort :
Tu n'avais que ce droit sinistre, quand le rêve
Etoilait ton crâne embrumé.
Tel un vaincu parfois garde un tronçon de glaive,
Même après qu'on l'a désarmé !

La haute barricade, effrayante d'histoire,
Dominant les cœurs et les fronts,
Jetait une fumée orageuse où la Gloire
Embouchait ses vagues clairons;
Tu t'y dressais pieds nus, bras nus, torse nu, l'âme
Toute vibrante de réveil,
Avec le grondement d'un fauve qui réclame
Sa part d'espace et de soleil.
Tu tenais à ton droit comme au pain de ta bouche,
Comme la gerbe à l'épi blond;
Et ton suffrage altier saignait, et la cartouche
tait ton bulletin de plomb!
Mais c'est fini, pourquoi te ruer, tête basse,
Dans la révolte et dans les pleurs?
A quoi bon colleter le canon, lorsqu'il passe,
Enguirlandé d'aube et de fleurs?
A quoi bon débrider ta colère et ta haine
Devant le firmament sacré,
Maintenant que tu peux, de ta main souveraine,
Façonner l'Idée à ton gré?

II

Là-dessus, les tambours s'emballent, les cymbales
Ne savent plus ce qu'elles font,
Pendant que les malins escamotent des balles,
Dans des urnes à double fond.
Harangue de ventrus! Boniment de vieux pitre
Où s'effiloche un texte usé!
Éloquence de riche à trente francs le titre,
Après que le pauvre a moussé!
Approchez, venez voir le peuple-roi, mesdames!
Veuillez soupeser en passant
Son manteau d'apparat constellé de programmes,
Qui traînait hier dans le sang.

Est-il assez musclé de la face et du torse?
Ont-ils des bras, ces Souverains!
Ah! s'il voulait, un jour, abuser de sa force,
Comme il nous casserait les reins!
Pour relever la foi qui s'ankylose et boite,
Pour gouverner comme il le doit,
Il n'a qu'à mettre un bout de papier dans sa boîte,
Il n'a qu'à remuer le doigt!
Seulement, le bâillon étant l'ami de l'ordre,
Les bourgeois gavés et prudents
Le musellent un peu, comme s'il allait mordre,
Chaque fois qu'il montre les dents.
Quoi! tu votes, gaillard, pour ceux qu'on assassine?
Quoi! tu ne sais pas oublier?
Eh bien! tu crèveras de faim! Hors de l'usine!
A la porte de l'atelier!
Plus de mine où planter ta lanterne et ta pioche!
Plus un astre dans ton ciel noir!
On te vide le ventre en te vidant la poche;
Ramasse tes outils, bonsoir!
Ta royauté, chanson! Ta pourpre, métaphore!
Si ta fille aînée a vécu,
Blanche comme les lis et toute belle encore,
Cours la vendre pour un écu;
Si tu crois à l'honneur, figure empanachée,
Utile au jargon des partis,
Noue une bonne corde, étrangle ta nichée,
Pends la mère avec les petits!

III

Et c'est pourtant ainsi dans notre époque infâme,
Après tant de nobles trépas!
Le peuple est roi, c'est vrai; mais le patron l'affame,
Quand il ne le fusille pas.

La mine dit : — Dansez sur les coteaux, bergères!
Dormez, innocents nouveau-nés!
Car j'ai dans mes flancs, noirs de la mort des fougè
Du travail pour tous les damnés.
La forge dit : — Passant, fais jaillir l'étincelle
Du rouge baiser des métaux!
J'ai dans ma braise ardente, où la fonte ruisselle,
Du travail pour tous les marteaux.
Le bois dit : — Aiguisez la hache qui se rouille,
Venez à moi, tristes humains!
J'ai dans mes rameaux verts où l'oiselet gazouille,
Du travail pour toutes les mains.
La plaine dit : — Chantez! Quand le printemps se l
Dressez-lui des arcs triomphaux!
J'ai, dans l'épi gonflé de lumière et de sève,
Du travail pour toutes les faux.
Et le Maître répond, blasphémant le mystère.
Rebelle à l'éternelle Loi :
« Je ne fais travailler, sur terre et sous la terre,
Que ceux qui votent comme moi!

IV

Ah! debout, compagnons! Hardi, traîne-guenille!
Plus de beaux bourgeois triomphants,
Si la chair qu'on affame et celle qu'on fusille
Ressuscitent dans vos enfants!
Eh quoi donc! Sous leurs lois dures au pauvre hère
Vous vous parquez en vil bétail,
Lorsque ce sont vos droits qui se font, ô misère!
Les voleurs de votre travail?
Allons, reveillez-vous, relisez votre histoire!
Les brebis mangeront les loups.
Le pré, l'épi, le champ, la forêt verte et noire,
Toute la terre est avec vous.

l'air! Plus de cachot! Plus de porte fermée
Plus de justes rêves déçus!
s maîtres s'en iront comme un peu de fumée,
Quand vous aurez soufflé dessus.
us découdrez la bouche à leurs sphynx taciturnes,
Accroupis devant les magots;
, s'ils ne veulent plus que l'on bourre les urnes,
On rebourrera les flingots!

7 mai 1892.

II

LES TAFFEURS

I

— Tonnerre! clamaient-ils en tressautant du ventre,
Devant la tourbe des badauds.
Si la Bête d'en bas remuait dans son antre,
Comme on lui fouaillerait le dos!
Nous avons tant rogné sur sa maigre pâture
Qu'on lui voit les os au travers
Et que sa chair, tombée en vile pourriture,
Nourrirait tout juste les vers;
Elle a sué tant d'or sous l'orage des triques,
Elle a tant travaillé pour nous,
Qu'elle a peine à traîner ses entrailles étiques,
Quand le vent lui bat les genoux.
Mais, s'il lui reste encore un seul croc dans la gueule,
Si ce croc nous mord en passant,
Nos poings l'écraseront comme un grain sous la meule,
Nous la pétrirons dans le sang;
Car les temps ne sont plus où, mouillant des prunelles,
Soldat de plomb, cœur de valet,
Le bourgeois effaré tremblait dans ses flanelles,
Sitôt que le Fauve hurlait.

Ce fut bon a ces gueux de nobles, tas de drôles
Mal emmurés dans leurs donjons,
D'offrir au couperet la tête et les épaules,
En se pliant comme des joncs.
Quant à nous, halte-là! C'est pour d'autres, Camarde,
Que tu tisses les froids linceuls!
Si le bourreau s'endort et que la hache tarde,
Nous nous sauverons bien tout seuls!

II

Or, l'ombre a fait un signe et la Bête est venue.
Clameurs, vacarmes, branle-bas!
Le vent a dit à l'aigle envolé dans la nue :
« Quel est ce tonnerre d'en bas? »
Le brin d'herbe et l'oiseau s'endormaient dans la plaine,
L'astre luisait comme un regard.
L'aigle a répondu : « C'est de la misère humaine
Qui foudroie un monde au hasard. »
Mais où sont-ils passés, les beaux tireurs d'épée.
Les bons tueurs des sans-drapeau,
Qui voulaient nous montrer, en des chocs d'épopée,
Comment on leur vide la peau?
Eh quoi! déjà vannés, les forts que rien ne plie?
Remisés, les canons d'airain?
Quoi! toujours accrochée aux murs, la panoplie?
Mort, le toupet? Fini, l'entrain?
Oui, c'est réglé, bonsoir la bataille, on s'éclipse.
L'Anarchie arrive, partons!
Ah! ces vaillants bourgeois, bêtes d'apocalypse,
Qui redeviennent des moutons!
Hippogriffes ailés qui réclament la bride!
Loups modérés! lions prudents!
Leur crâne a des sueurs mates d'ivoire humide,
Ils geignent, ils claquent des dents,

Maintenant que la Bête, à pleins yeux réveillée,
Poussant partout son cri d'enfer,
A planté devant eux sa poitrine écaillée
D'orgueil, de colère et de fer.
Abjection! Voilà les descendants épiques,
Voilà les hardis héritiers
De ces grands plébéiens tout hérissés de piques,
Qui détrônaient les Rois altiers!
Regardez-les, le poing serré sous la bedaine,
S'esbigner avec leur sac d'or,
Comme s'ils étaient tous des lapins de garenne
Et que Grévy chassât encor!
Roulez, tambours! Vibrez, clairons! Patrie, admire!
Justice, contiens ton courroux!
Ils se sauvent, c'est vrai, tout seuls et sans rien dire;
Mais ils se sauvent dans les trous!

III

Dame! ils avaient moins peur, les sonneurs de fanfares
Les arrondisseurs de magots,
Quand ils avaient pour eux, à l'ombre des simarres,
Le tir des lois et des flingots.
Tous les droits refusés! toutes les bouches closes!
Feu sur le peuple désarmé!
Et les Lebels fauchaient des femmes et des roses,
Devant le doux soleil de mai:
Puis, le juge arrivait, la toque sur l'oreille,
La robe troussée, enjambant
Les ruisseaux qui luisaient d'un rouge de groseille,
Dans les reflets du jour tombant.
Évohé! voltigeons de la blonde à la brune!
Et la prison, monstre goulu,
Engloutissait les gueux dont la fosse commune
N'avait pas encore voulu.
C'était le meurtre exquis, légalement classique,
Selon les vieux textes romains :

Les marchands rassurés entr'ouvraient leur boutique,
La finance battait des mains.
Mais à quoi bon fourbir l'acier, quand la poitrine
Reste invisible au sabre nu?
On ne mitraille pas la nitroglycérine!
On ne sabre pas l'inconnu!
La dynamite, prompte à semer l'épouvante,
Grain de mort que l'ombre a couvé,
N'est pas un de ces vains paquets de chair vivante
Qu'on éventre sur le pavé.
A quoi vous sert-il même, ô fileurs impayables!
De compter sur vos magistrats,
Puisque ces faux Catons se cachent sous les tables,
Avec leurs jupes dans les bras,
Et puisqu'on les entend trembler de la mâchoire,
D'un bout à l'autre du palais,
Comme si derrière eux les huissiers du prétoire
Jonglaient avec des osselets?

IV

Parbleu! vous reviendrez, pimpants, la tête haute,
Tout mangés de désirs impurs,
Quand vous ne craindrez plus que votre coffre saute,
Dans la vaste danse des murs.
Et vous vous livrerez à vos stupides joies,
Dans l'éternelle basse-cour
Où les Gotons, après avoir gardé les oies,
Plument les dindons à leur tour.
Mais le gouffre est béant, un souffle vous emporte,
Vos dieux sont à demi cassés.
Quand une caste a peur, c'est qu'elle est déjà morte :
Vous êtes morts, disparaissez!

7 mai 1892.

III

A JULES SIMON

M. Jules Simon sera le membre le plus vigilant de la Ligue antisocialiste.
(PRESSE BOURGEOISE.)

I

Ici, Jules Simon ! Voyons, sois gentil, saute
  Par-dessus les mots redondants,
Loin de ces pauvres chiens galeux à qui l'on ôte
  La viande et l'os d'entre les dents !
Nul ne sait mieux que toi, bariolé d'emphase,
  Souple de l'esprit et des reins,
Traverser au galop le cerceau de la phrase,
  A l'appel des pitres forains ;
Nul, pas même Burdeau, bon toutou sans fortune,
  Perdu dans la forêt des lois,
N'a plus que toi le don de pleurer à la lune,
  Quand les maîtres sont aux abois.
Tu n'as eu, pour pousser tes vieux sanglots célèbres,
  Qu'à frapper sur ton ventre plein ;
Le Verbe, désolé, se casse les vertèbres
  A retomber sur ton tremplin.

Tu flagornes le pauvre en caressant le riche ;
Tes cabrioles t'ont classé.
Alexandre t'aurait honoré d'une niche,
Diogène t'aurait chassé !
Tu t'es doré la langue et poli la parole,
Au point d'éblouir les badauds,
A force de lécher doucement l'hyperbole,
Entre les ailes, sous le dos ;
Mais les badauds sont rois, monsieur Homais gouverne :
Allons, reprends tes jolis tours ;
Traite Fourier d'ignare et Proudhon de baderne,
En nous aboyant tes discours.
Qu'importe qu'on t'ait vu larmoyer de l'échine,
Sous le coup de fouet de Mirbeau ?
Flaire les plats graisseux, visite la cuisine,
Mange du sucre, fais le beau.
Les coffres d'or volé rêvent qu'on les emporte,
Tout larron redoute un larron :
Si le Rothschild a peur, couche-toi sous sa porte ;
Mords les manants, chien de baron !
Le châtelain bourgeois qu'enrichit la mansarde,
Songe en regardant le pavé :
Si Prudhomme effaré te siffle, fais la garde ;
Mords les pauvres, chien de gavé !

II

Ah ! nous t'avons pourtant connu d'une autre espèce,
Presque en chien de berger, voulant
Le bon droit, la justice, et que la brebis paisse,
Sans qu'un loup guette l'agneau blanc !
Alors, tu ronronnais comme un chat de gouttière
Quelque vague péroraison,
Pendant que le rouet de Jenny l'ouvrière
Filait son chant dans la maison

Tu la plaignais un peu, tu courais, quand le maître
Avait rogné sa part de pain,
Te blottir sous sa robe à treize sous le mètre,
Devant le bahut de sapin.
Puis, si des révoltés, emmanchant dans du rouge
Quelque bâton vite taillé,
Le hissaient sur la ville où la révolte bouge,
Où le peuple s'est réveillé ;
Si l'ouvrier songeur, las d'un vain sacrifice,
Tout assoiffé d'égalité,
S'efforçait d'élargir le salaire en justice,
La patrie en humanité ;
Si le droit s'épandait comme une onde ruisselle,
Comme le flux suit le reflux,
Tu tendais de partout ta patte universelle,
Les frontières n'existaient plus !
Pour venger les tribuns de l'affront des sportules,
Pour que César eût son bourreau,
Tu n'étais plus Simon, tu cessais d'être Jules,
Tu n'étais plus qu'un numéro !
Mais tout bon chien réclame un bon collier, que diantre !
L'honneur, le devoir, mots caducs !
Tu sautes maintenant pour les bourgeois du Centre,
Comme tu sautas pour les ducs.
O bassesse ! Pendant que la Finance empoche
Ses vols avec un front serein,
Toi, devant un grand feu, tu lui tournes la broche,
Quillé sur ton arrière-train !

III

Et c'est toi qui voudrais, suivi de ta séquelle,
Implacable, jamais lassé,
Intimider la foule en jappant derrière elle,
O pauvre vieux rhéteur cassé ?

C'est toi, pâle bâtard du grand bourgeois Voltaire;
Toi, servant de tous les vainqueurs,
Qui voudrais condamner la justice à se taire
Sur nos lèvres et dans nos cœurs?
Toi qui, glorifiant la trahison, soudée
A ton lamentable cerveau,
As caressé l'espoir de museler l'idée
En forgeant un Verbe nouveau?
Mais ôte donc d'abord ta propre muselière!
Dresse-toi dans ta liberté!
Empêche le soleil d'être de la lumière,
Bâillonne aussi la Vérité!
Dis aux langues de flamme en marche dans l'espace,
Vers ceux que tu nommes des fous,
Qu'il te déplaît à toi, philosophe et paillasse,
De les voir se poser sur nous!
Ah! vraiment, mon petit, tu t'es jugé de taille
A nous broyer quand nous passons?
Mais regardez-moi donc ce bonhomme de paille,
Qui nous a pris pour des pinsons!
Depuis quand, ô Nature! éteint-on le tonnerre,
Parce qu'on allume un quinquet?
Depuis quand le lion terrible et débonnaire
Tremble-t-il devant un roquet?
Quoi! les hautains penseurs, lès torturés du doute,
Les vastes poètes hurlants
N'attendaient plus que toi pour tomber sur la route,
Avec la courbature aux flancs!
C'était pour s'affaisser comme des passants ivres,
Sous tes harangues en coton,
Que les Proudhons altiers sapaient à coup de livres
Ta sagesse de faux Caton!
C'était pour y planter d'une main aguerrie
Ta syntaxe mangée aux vers,
Que l'histoire pavait le sol de la Patrie
Du rouge des crânes ouverts!

IV

Allons donc! Autrefois, pour ménager ta gloire,
Pour illustrer ton cher pipeau,
Selon que tu changeais de salle et d'auditoire,
Tu changeais aussi de chapeau.
Le gibus élégant te coiffait en notaire,
Quand tu parlais aux grippe-sous;
Les boutiques avaient droit au melon austère,
Les ateliers aux feutres mous.
Eh bien! on blaguerait ta mielleuse parole,
Tes gestes doux, tes sons voilés,
Même si tu jonglais, coiffé d'une auréole,
Avec des textes étoilés.
Sois heureux cependant, fais ton métier, pérore;
Remonte tes anciens dadas;
Pontife des repus, cardinal tricolore,
Bénis-les, au nom de Judas;
Dénonce l'Anarchiste à Beaurepaire, vante
Les pasteurs, bouchers du bercail;
Protège la morale en poussant à la vente
Des vierges pâles de travail;
Célèbre les vertus du financier rapace,
Réduis le salaire à zéro;
Casse une dent de plus à Fantine qui passe,
Grossis encor ton numéro;
Laisse, faute de pain, prendre à la guillotine
Ton blême ouvrier de huit ans;
Applaudis au Lebel, quand il nous assassine,
Sabre l'avenir... Moi j'attends
Que le divin Soleil, plein d'un respect insigne
Pour le nid et pour l'églantier,
Fasse pousser un jour une feuille de vigne
Qui te recouvre tout entier

29 mai 1892.

IV

AUX JUGES DE DRUMONT

I

Donc, c'est toujours la même blague,
Devant le pays consterné!
L'immortelle Thémis divague,
Et l'honnête homme est condamné.
Malheur au combattant superbe
Qui, dans la bataille du Verbe,
Porte une idée à bras tendus!
Les lois le livrent en risée
Aux Thénardiers de la pensée,
Qui vivent de drapeaux vendus.

Quoi qu'il écrive et quoi qu'il fasse,
L'ombre des barreaux qui viendront
Est déjà toute sur sa face,
Dans les plis sacrés de son front.
Toujours un magistrat se lève
Pour le diffamer dans son rêve,
Quitte à le louanger après!
Toujours, au mépris de sa gloire,
Quelque roquet sort du prétoire
Pour lui japper dans les jarrets!

Toujours le vieux Code farouche,
Soulevé par quelque valet,
Vient lui lapider sur la bouche
Le mot tremblant qui s'envolait,
Comme si ses textes barbares
N'avaient été pour les simarres
Reliés en robe de veau
Qu'afin de mieux casser les ailes
Aux grandes phrases immortelles
Qui lui chantaient dans le cerveau!

Toujours quelque bonhomme glabre,
Au crâne fuyant et pelé,
Lui clame sur un ton macabre
Son réquisitoire ampoulé,
Les bras ouverts dans un cyclone,
Pleuvant en éclats de trombone
Sur les stagiaires déçus,
Comme si ce bout de fantoche
Avait la foudre dans sa poche,
Avec son mouchoir par-dessus!

II

Eh! de grâce, un peu de tenue!
Trêve aux misérables brocards!
Est-ce que la vérité nue
Offense vos chastes regards?
Depuis quand est-ce un noble usage
Que vous nous ciseliez l'ouvrage
Avec le vieux glaive des lois,
Comme les forçats que vous faites
S'amusent à sculpter vos têtes
Dans une coquille de noix?

A quoi répond votre harangue?
De quel droit nous diffamez-vous,
Quand vos bassets, tirant la langue,
Nous ont traqués comme des loups?
Est-il glorieusement sage
Que, pour nous cracher au visage
Votre fiel quintessencié,
Vous le mêliez à l'eau sucrée
Où votre éloquence altérée
Boit l'adjectif émacié?

Ah! vous claquez moins de la phrase,
Effarés d'un vague plongeon,
Les yeux comme noyés d'extase,
Les bras en ailes de pigeon,
Quand le gendarme vous amène
Quelque terrible bête humaine
Dont les lions mangeaient la part,
Qui vous plante en pleine figure
L'éclair de sa prunelle dure
Comme un double coup de poignard!

Pour sauver nos fronts et nos joues,
Sous les gros yeux ronds des badauds,
Du feu d'artifice de boues
Que vous nous tirez sur le dos,
Faut-il que nos meurtres célèbres
Aient fait consentir les ténèbres
A réhabiliter le vol
Et que, hâtant vos funérailles,
Nous ayons bourré de mitrailles
La valise de Ravachol?

III

Abjection! Ignominie!
Quoi! c'est vous qui nous accusez

De vendre de la calomnie
Aux citoyens scandalisés ?
Mais c'est vous, prédicants de haine,
Qui, vous roulant sur la bedaine
On ne sait quel tablier noir,
Vous faites bravement un titre
De nous la débiter au litre,
Devant votre noble comptoir !

Qu'un Aryen, bon fils de France,
Veillant sur le commun trésor,
Arrache aux rois de la finance
Leur bandeau filigrané d'or :
Ce sera lui, jamais un autre,
Ce sera l'implacable apôtre,
Debout dans sa rébellion,
Qui, flétri par votre morale,
Aura monnayé le scandale
Et filouté le million !

Vanité, l'honneur de cet homme !
Son juge, dévot au succès,
Lui parlera de haut et comme
S'il avait vidé vos goussets ;
Puis, sans que le jury l'appelle,
Il s'en ira, faisant flanelle,
Dans tous les coins de la maison,
Lui mendier comme une offrande
Une toute petite amende,
Avec un semblant de prison.

Le Tartufe a joué son rôle,
On passe au vote, c'est bâclé.
Conclusion : trois mois de geôle
Et cent mille francs à la clé.
Récriminations. Vacarme.
Faites appeler le gendarme !
Coffrez ces douze garnements !
Braquez des canons aux fenêtres !...
Il ne vous manquait plus, ô maîtres !
Que de voler des jugements !

IV

Mais qu'importe au flot des idées,
Lorsqu'il vient battre nos genoux,
Que vos vieilles bouches ridées
Bavent leur salive sur nous !
Quand vous avez, tremblants de rage,
Battu la charge de l'outrage
Sur le crâne des réprouvés,
Votre belle phrase qui tue
Empêche-t-elle leur statue
De pousser entre les pavés ?

Devant le cachot, sur la porte
Et sans qu'elle puisse bouger,
Avez-vous cloué l'aile morte
De la chanson de Béranger ?
Avez-vous banni de l'histoire
Lamennais couché dans la gloire,
En son blanc cercueil de sapin ?
N'avez-vous eu qu'à faire un signe
Pour chasser Courier de sa vigne ?
Avez-vous biffé Richepin ?

Allons, fourbissez les vieux glaives,
Grondez, raillez l'esprit humain :
Ce que vous appelez nos rêves,
C'est le grand soleil de demain !
Remettez-vous à vos musiques :
Les tonnerres apoplectiques,
Les tirades en coup de vent
Ne valent pas l'ombre envolée
Qu'une petite plume ailée
Fait sur la feuille en écrivant.

Les peuples songent, en extase
Devant le droit qui refleurit :
Vous pourrez condamner la Phrase,
Vous n'arrêterez pas l'Esprit.
Et, sur votre tombe inconnue
Où la grande foule ingénue
N'ira blasphémer ni prier,
L'ardent soleil, témoin des crimes,
Fera germer pour vos victimes
L'immortalité du Laurier.

18 juin 1892.

V

L'AMNISTIE

I

Vous verrez qu'ils seront de pierre
A l'appel des désespérés,
Qu'ils n'auront point en leur paupière
Le gonflement des pleurs sacrés,
Qu'ils feront plus pâles de haine
Tous ceux qui grondent sous la peine
Comme le fer sous les marteaux,
Et qu'ils laisseront dans les plaies,
Toutes béantes sur les claies,
L'horrible pointe des couteaux!

Que leur importe, à ces artistes
De la politique et du sang,
Que l'aïeule aux pauvres yeux tristes
Agonise en les maudissant,
Et que les bons outils sonores,
Où se reflétaient les aurores,
Où l'acier se lamait d'azur,
Pendent, effrayants de silence,
Plus rouillés qu'une vieille lance,
Sur la sombre blancheur du mur!

Assez, rêveurs ! Silence, apôtres !
Penseurs, éteignez vos quinquets !
L'épouvantable faim des autres
Est le piment de leurs banquets.
Vanité, les douleurs humaines !
Quand le bagne heurte ses chaînes,
Quand la geôle pousse son cri,
C'est pour eux comme si la brise
Chantait dans les bois, l'aile prise
Au feuillage vert et fleuri.

Le damné n'a plus qu'à se taire.
C'est avec des morceaux d'enfer
Qu'ils se façonnent sur la terre
Un paradis bruyant et clair.
La mère en pleurs, l'enfant qui crie,
Ne méritent pas, ô Patrie !
Le geste lent et recueilli
Qu'ils auraient seulement à faire
Pour tuer beaucoup de misère
Et pour créer un peu d'oubli !

II

Oh ! si la pitié n'est pas morte,
Les pauvres seuls sont châtiés.
Comme on leur eût ouvert la porte !
Comme on les eût amnistiés !
Comme on aurait avec des joies
Rendu ces innocentes proies
A leurs complices élégants,
S'ils avaient, hardis saltimbanques,
Larrons titrés des hautes Banques,
Volé la France avec des gants !

Que n'ont-ils, sans rougir de honte,
Tendu sur le flot argentin
Le filet des Comptoirs d'Escompte,
Où se prend le menu fretin!
Que n'ont-ils, enragés de vivre,
Brassé l'or en battant le cuivre,
Aux dépens des gogos déçus!
La grâce eût lavé leurs vieux linges,
Et tout tressautant des méninges,
Le Rothschild les aurait reçus.

Bonsoir les chaussons de lisière
Et le préau, maigre décor,
S'ils avaient de façon princière
Escamoté le rouleau d'or!
Pas de pognon, pas d'amnistie.
La miséricorde est partie
Vers des temps et des gueux meilleurs.
Rien pour le serf, tout pour le maître :
Ce qui leur manque, c'est de n'être
Ni des barons ni des voleurs!

Hélas! pour mériter la grâce,
Pour se redresser doux et fort,
Il faut qu'on ait, la tête basse,
Filé vers la gare du Nord,
Qu'on ait derrière soi, dans l'ombre,
Laissé des misères sans nombre,
Des tas de crédits cahotés,
Et que Jaume, calme et féroce,
Vous ait pincé faisant la noce
Avec les écus filoutés.

III

Mais gare à vous, feu sur qui bouge!
Tout le bagne! L'exil sans fin,

Si vous avez un jour vu rouge,
Dans l'épouvante de la faim !
L'épais brouillard ! L'eau grise et morte !
Plus de Paris qui vous escorte
Avec les étendards flottants,
Si, pamphlétaire de génie,
Vous avez sabré d'ironie
Tous les bandits de votre temps !

Qu'un heureux écoute en son âme
La bonté lui parler tout bas :
Le juge se lève et réclame,
Les bourreaux ne consentent pas.
Demander justice et clémence,
Autant vaut-il, pris de démence,
Tenter d'amollir le granit!
L'argent bien acquis déshonore :
C'est le voleur que l'on décore,
C'est le volé que l'on punit!

L'éternelle nuit dans la mine,
Pas plus de pain que de soleil,
Les fardeaux affalant l'échine,
Les ténèbres sans le sommeil,
Les salaires qu'on diminue,
La vierge qui vend sa chair nue,
Le vieillard blême et sans manteau,
La faim, conseillère mauvaise,
Est-ce que la justice pèse
Ces vanités dans son plateau ?

Damnés, les portes sont bien closes,
Votre enfer est bien éternel.
Vous ne reverrez plus les roses
Fleurir dans les baisers du ciel.
Et pourtant est-ce votre faute
Si votre foi robuste et haute
Se refuse à capituler,
Et si vous êtes dans les geôles,
La dure casaque aux épaules,
Pour vous être laissé voler?

9 juillet 1892.

VI

LE BOUC ÉMISSAIRE

I

Ah ! ce pauvre Wilson, quelles rudes épaules!
    Quel torse vertébré de fer!
Les autres sont plus purs que la neige des pôles :
    Lui seul est noir comme l'enfer!
Pas un d'eux n'a flanché devant la pièce jaune,
    Qu'il ramassait en plein ruisseau;
Lui seul a débité le ruban rouge à l'aune
    Et vendu les croix au boisseau!
C'est en galvanisant l'éloquence en tonnerre
    Qu'ils ont honnêtement vaincu :
Lui seul a fait bâiller le scrutin débonnaire,
    En le chatouillant d'un écu!
Là-dessus, trémolo de phrases indignées,
    Cris de fauves, guerre au couteau :
Que le rameau pourri tombe sous les cognées!
    Qu'on traîne le drôle au poteau!
A vos verges, bourreaux! Passants, nouez la corde!
    Honte au gredin! Sus au bandit!
Que ce larron d'honneur soit, sans miséricorde,
    Cloué sur la croix qu'il vendit!

Plantons-lui dans le front, comme un dernier stigmate,
Les bulletins qu'il acheta !
Qu'il ait un de ces jours le Quesnay pour Pilate
Et Chenonceaux pour Golgotha !

II

Or, je voudrais savoir, bons justiciers farouches,
Hommes plus intègres que doux,
Combien, pour un Verrès entouré de gens louches,
Vous avez de Catons chez vous.
Mais regardez-vous donc, confrontez votre honte,
Soignez votre honneur abattu,
Avant de confier à vos foudres de fonte
Le soin de venger la vertu !
Eh quoi ! c'est Turcaret qui reproche à Cartouche
Quelques heureux tours de bâton ?
C'est Nana qui, jouant à la sainte-nitouche,
Offre Saint-Lazare à Goton ?
C'est Dumollard qui veut que Lacenaire expie
La fin tragique du prochain ?
C'est le vautour goulu qui sermonne la pie ?
C'est Chose qui flétrit Machin ?
N'avez-vous pas aussi, sans qu'un remords vous pèse,
Argenté quelques mécontents ?
Ne vous a-t-on pas vus vous partager la braise,
Grimpés sur le dos de Constans ?
N'avez-vous pas poussé devant vous la séquelle
Des mendigots du bulletin,
Comme les pitres font, au bout d'une ficelle,
Gambader un maigre pantin ?
Vos doigts écarquillés aidant la réussite,
Fangeux avant, boueux après,
N'ont-ils pas ratelé la dernière pépite
Dans la vase des fonds secrets ?

Pour prendre, au luxueux traquenard des affiches,
Le tas des badauds ébahis,
N'avez-vous point tapé les Prudhommes godiches
De quelques vertueux louis?
Pour acheter le vote et réjouir la trogne
Des électeurs d'estaminet,
Vos maîtres n'ont-ils pas fait cracher sans vergogne
Le vieux Rothschild au bassinet ?

III

Ah! certes, ce serait une justice étrange,
Un misérable jeu d'enfants,
Que Wilson fût tout seul éclaboussé de fange
Par les autres gueux triomphants.
Nous les avons connus battant la grande dèche,
S'abritant du vent sous les ponts ;
Maintenant, ces gaillards ne sortent qu'en calèche,
Avec des cochers à pompons.
L'argent coule en leurs mains comme l'eau pleut des nues ;
Leurs projets ignorent l'effroi ;
Les laquais chamarrés et les maîtresses nues
Leur font une escorte de roi.
Ils ont, au mois des fleurs, des châteaux sur la grève ;
Les Corots, vaporeux décor,
Ouvrent dans leurs salons des fenêtres de rêve,
Où l'aube chante son chant d'or.
Ne leur demandez pas quel oncle d'Amérique
Les a subitement dotés :
Tout cela, voyez-vous, c'est de la politique ;
Sonnez, clairons! tambours, battez!
L'essentiel, au temps de prodige où nous sommes,
C'est qu'on puisse tous les matins
Étoffer son gilet d'invraisemblables sommes,
Espoir monnayé des catins,

Qu'on ait maison de ville et maison de campagne,
Cour, basse-cour et haute-cour,
Et qu'on traîne carrosse et qu'on soupe au champagne,
En gagnant vingt-cinq francs par jour!

IV

S'il est de fiers élus immaculés de boue,
Tout revêtus de probité,
Je ne permettrai pas que l'Iambe les cloue
A ce poteau que j'ai planté.
Mais je protesterai, je reprendrai sa trique
A Barbier, mon terrible aïeul,
Tant qu'on exhibera sur la place publique
Ce marchand de rubans tout seul.
Il faut à tous les gueux la même part de honte,
La même lanière en mon poing;
Les coquins sont égaux, quand je demande compte;
Les drôles ne se classent point.
Je chasse devant moi les Mandrins de l'histoire,
Qu'ils aient ou n'aient pas réussi;
Et je veux, si Wilson est conduit au prétoire,
Que Barrabas y soit aussi!

16 juillet 1892.

VII

STAMBOULOFF

I

L'Histoire attend, pour lire la sentence,
Que l'aube claire ait argenté la tour.
Or, moi, je vais lui dresser sa potence,
A ce pendeur qu'il faut pendre à son tour.

J'ai rapporté de la forêt du Verbe
Un rameau dur entre tous les rameaux,
Où l'Idéal, éclatant et superbe,
Couvait la strophe au nid vague des mots.

Il rayonnait, comme baigné d'aurore,
Dans le matin souriant et vermeil ;
Je l'ai taillé sur le billot sonore,
A coups de hache et devant le soleil.

J'ai soulevé l'écorce verte et molle,
Oté la feuille et raboté les nœuds,
En l'effleurant du vol de l'hyperbole,
Qui creuse l'air d'un sillon lumineux.

Je l'ai poli comme le trabucaire
Sculpte le bois des fusils lourds de plomb ;
J'ai façonné le sommet en équerre,
Pour que le mort s'y balance d'aplomb.

J'ai ramassé, pour y clouer ses crimes,
Les clous tombés des cercueils entr'ouverts,
Forgé l'anneau dans le fer chaud des Rimes,
Tissé la corde avec les fouets du Vers.

Puis j'ai planté dans la terre éternelle,
Sur la montagne, au plus haut des talus,
Le bois funèbre où se posera l'aile
Des quatrains sourds et des corbeaux goulus.

I

Et maintenant à la corde, à la corde !
Passe, ô bandit, ton cou dans le lacet !
Quand tu criais : « Pas de miséricorde ! »
L'ombre écoutait, ta potence poussait.

Elle t'a pris claquant des dents, livide,
Avec l'effroi du néant dans les yeux;
Et te voilà tournoyant dans le vide
Comme une feuille au large vent des cieux.

Tu resteras sous ce gibet du rêve,
Le torse nu, sans haleine et sans voix,
Tant que les flots chanteront sur la grève,
Tant que les nids chanteront dans les bois

Loque de bête, effrayant lambeau d'homme,
Squelette informe épars sur les sommets,
Tu seras là, dans ton opprobre, comme
Ces fruits pourris qui ne tombent jamais.

L'horrible fange où ton forfait se vautre
S'étoilera d'une rose de sang;
Tous tes pendus viendront l'un après l'autre
Te souffleter de leur corde en passant.

Le ver de terre éclos sous l'herbe épaisse,
Témoin muet que ton crime a nourri,
S'étonnera qu'un nain de ton espèce
Ait dans l'histoire un si haut pilori.

On entendra hors du vaste ossuaire
Tourbillonner les spectres en courroux;
Et Panitza, déchirant son suaire,
Te tirera par les pieds vers les trous.

III

L'arbre dira : « Sur la forêt bénie,
« La hache hier tombait et retombait;
« Ce drôle-là croyait à son génie,
« Quand il taillait mon squelette en gibet. »

Le chanvre blond, flottant de plaine en plaine,
Dira : « Passez, ministres et bourreaux !
« Je suis le frère ondoyant de la laine ;
« Je ne sers plus à pendre les héros ! »

Le fer dira : « Plus de fortune infâme !
« Quoi ! c'est le fer magnanime et sacré

« Qui fit jaillir le cri, le souffle et l'âme,
« Entre les dents du pâle torturé ? »

Mais si Tacite indigné dit à l'arbre :
« Sur les pavés où ce valet des rois
« S'était promis l'éternité du marbre,
« Fais-toi gibet pour la dernière fois ! »

S'il dit au chanvre effleuré par les brises :
« Plus qu'une corde et tu pourras après,
« T'entrelaçant aux grandes voiles grises,
« Chanter avec le vent dans les agrès ! »

S'il dit au fer : « Serais-tu fâché d'être
« L'anneau terrible au-dessus de ce front ? »
Le chanvre, doux aux vaincus, dur au maître,
Le fer, déjà fumant, consentiront.

Et l'arbre altier, joignant en ses revanches
Le prince immonde au ministre hideux,
Lui répondra : « J'offre toutes mes branches.
« Rien qu'un gibet ? Je puis en fournir deux ! »

6 août 1892.

VIII

LE MARIAGE DU ROI

En attendant qu'il se marie
Avec une belle à son goût,
Ferdinand, roi de Bulgarie,
A planté des gibets partout.
Les corbeaux goulus sont en fête,
L'oranger blanc s'empourprera
Lan derirette
Lan derira.

Le ciel est bleu, l'aurore est blonde,
Les vents soufflent dans le hallier :
Toutes les princesses du monde
Rêvent du joli cavalier.
La Camarde fera risette
A celle qui l'épousera.
Lan derirette
Lan derira.

Les échansons en toque noire,
Raillant les vaillants et les forts,
Lui verseront du sang à boire
Dans le crâne doré des morts.

Avec ses grands yeux de squelette,
Panitza la regardera.
Lan derirette
Lan derira.

Les chanvres blonds, baisant la traîne
De sa robe au long du chemin,
Lui diront : « Madame la Reine,
« Nous pendrons aux gibets demain ! »
Le bourreau, sa besogne faite,
A la valse l'invitera,
Lan derirette
Lan derira.

Le roi, son chevalier fidèle,
Lui dira : « Tout n'est pas perdu !
« Vous serez heureuse, ma belle,
« J'ai de la corde de pendu ! »
Sous la potence toujours prête,
Le lugubre anneau grincera,
Lan derirette
Lan derira.

« La corde, lui répondra-t-elle,
« Vous a plus d'une fois aidé :
« Votre famille a déjà celle
« Qui servit à pendre Condé. »
Louis Seize, apportant sa tête,
A leurs côtés se dressera.
Lan derirette
Lan derira.

Mais quand, toute seule et moins fière
Des gibets poussant vers les cieux,
Elle aura bien fait sa prière,
Avant de clore ses beaux yeux,
A son chevet, dans sa chambrette,
Le crucifix sanglotera,
Lan derirette
Lan derira !

14 août 189

IX

LE PETIT MINISTRE

Il était un bon petit cuistre
Qui n'avait jamais navigué.
Carnot, le voulant pour ministre,
Le mit à la Marine, ô gué !

Au bout de cinq à six semaines,
Il se sentit fort intrigué.
Lors advinrent trois capitaines
Du vieux port de Marseille, ô gué !

Le premier lui dit : — Saperlote !
Le métier n'est pas toujours gai ;
Pour savoir conduire une flotte,
Il faut être marin, ô gué !

Ce n'est pas une mince affaire,
L'honneur que vous avez brigué.
Allez-vous-en faire lonlaire :
Je retourne à ma barque, ô gué !

Le second lui dit : — On s'embête,
Quand le navire est endigué.
La grande voile n'est pas faite
Pour décrocher la lune, ô gué !

Dorez le ventre à la chaudière,
Sitôt que le mousse a cargué !
La poupe est toujours en arrière.
Quand la proue est devant, ô gué !

Le troisième lui dit : — J'enrage.
Que les journaux vous aient blagué.
Nous nous sauverons à la nage,
Si vous coulez la flotte, ô gué !

Vous êtes un marin d'eau douce ;
Mais tout va, quand c'est bien largué.
Nous mangerons le petit mousse,
Si le biscuit nous manque, ô gué !

Il leur répondit : — C'est bizarre
De n'avoir jamais navigué !
Puis il s'en alla dare dare
Devant le Luxembourg, ô gué !

Le bassin était plein de voiles :
Il s'arrêta, très fatigué.
Ayant regardé les étoiles,
Il se frotta les mains, ô gué !

Sirius luisait à sa droite ;
Et, d'un air toujours intrigué,
Il lança sur l'eau qui miroite
Un bateau de papier, ô gué !

C'est fort méchamment qu'on l'accuse :
La barque n'eut pas de noyés.
Si cette histoire vous amuse,
Les marins en sont ennuyés !

14 août 1892.

X

APRES LA CHANSON

M. Clovis Hugues s'abuse étrangement s'il croit démolir M. Burdeau avec des chansonnettes.

(EXTRAIT D'UNE FEUILLE DE CHOU.)

I

en conviens, ô Burdeau, la Chanson n'est pas faite
our démolir les Dieux qui rayonnent au faîte;
e Couplet égrillard, coiffé de pampres vains,
ène la farandole agreste des Sylvains
 fait, au joyeux bruit des fifres et des sistres,
uter les Ægipans, et non pas les ministres.
 qu'il te faut à toi, normalien musqué,
est l'alexandrin vaste où le Verbe, embusqué
rrière l'épithète élégante et sonore,
ise les gens avec les flèches de l'Aurore.
ussi bien, me voilà jetant mes chalumeaux,
erchant du bout des doigts, dans le coffret des mots,
ux qui, pour dire Eros ou l'Erèbe livide,
emblaient comme des fleurs dans le latin d'Ovide.
 pourtant, ne crois pas que je sois imprudent

Au point de comparer la houlette au trident.
Ni que j'aille, soumis à des rimes quelconques,
T'amener les Tritons chevauchant sur des conques,
Ni que je t'offre, au gré des vastes flots amers,
Quelque blonde Vénus rêvant au bord des mers,
Pendant que le troupeau des députés du Centre
Descend à l'abreuvoir en se traînant du ventre.
Non, tu ne l'auras pas la Vénus, ô Burdeau !
Car c'est toi qui baissas brusquement le rideau,
Tandis que je songeais devant le tas des crimes
Aux volets du journal enguirlandés de rimes;
Et je dus, ramassant le fouet et le quatrain,
Déloger comme un gueux, gagner l'arrière-train
Et pendre Stambouloff à la dernière page,
Parce que tes huissiers, menant un beau tapage,
Avaient un soir planté leur méchant oripeau
A la place où mes vers claquaient comme un drapeau

Eh bien ! chacun son tour ! La colonne où j'affiche
Ton nom majestueux dont la gloire se fiche,
A trop longtemps subi vos pancartes, qui m'ont
Désolé pour Chapsal et navré pour Lhomond.

II

La rime, tu le vois, ou riante ou morose,
Même en glissant un peu, grâce à toi, dans la prose,
Cabriole aisément avec ses pieds ailés,
A travers le cerceau des textes étoilés.
Que veux-tu ? Si la phrase errante nous est douce ;
S'il nous suffit, à nous, d'un brin d'herbe ou de mou
Pour y prendre le mot, vagabond qui passait ;
Si nous ne parlons pas votre charabia, c'est
Parce que nous vivons simplement notre vie,

·cés d'un chant, les yeux en haut, l'âme ravie
baiser que la rose accorde aux papillons,
ettant les nids, nouant les fleurs que nous pillons
ec un bout de strophe envoié dans la brise,
entifs à la roche où la vague se brise,
èles aux soleils qui saignent en mourant,
vant le beau, rêvant le juste et préférant
rgent du clair de lune épandu sur la lande
out l'or des journaux condamnés à l'amende.
tu rôdais un peu plus souvent dans les bois,
vant au creux des mains à la source où je bois,
oquant ta jeunesse au point de croire encore
x faunes écartant la broussaille sonore ;
u t'acheminais par les hauts gazons verts,
lant en prose au vent qui répondrait en vers,
ndant que la forêt où fuit le cerf agile
ferait douce comme un rêve de Virgile ;
on âme chantait dans les rameaux épais ;
u daignais t'asseoir, épris d'ombre et de paix,
uiet de la feuille et non du portefeuille,
is les troublants taillis où la nymphe m'accueille,
saurais tout d'abord, les nids m'en sont témoins,
e la feuille est encor ce qui tremble le moins
que l'autan, fécond en soudaines revanches,
sse plus de Burdeau qu'il n'effeuille de branches.
is tu saurais aussi qu'on s'expose au dédain
la haute saulée où s'effare le daim,
on afflige le lys amoureux de la ligne
qu'on fait de la peine aux pampres, dans la vigne
Courier émondait le pamphlet incivil,
and on force le plomb, fût-il cent fois plus vil,
nouler sous la brosse, en haut de la morasse,
s textes où le juge est visible à la crasse.

phrase a pour devoir l'impeccabilité;
mot juste l'emplit, moins écrit que sculpté,
s d'un si fier dessin, d'une forme si pure,
e l'Idée en passant gronde, tonne ou murmure
que le marbre ailé chante comme un oiseau.

Or, c'est toi qui, déjà lauréat au berceau,
Te nourrissais d'Horace et t'empiffrais d'Homère;
C'est toi qui, fourrageant le style et la grammaire,
Traitant le français comme un Lapon le sanscrit,
As déposé chez nous cet effrayant écrit
Où les Considérants, lugubre kyrielle,
Font hurler la consonne et glapir la voyelle!

Ah! vraiment, c'était bien la peine d'être un fort
En thèmes, retapant les voiles dans le port,
Pendant qu'Ulysse errait sans foyer et sans braise,
Et d'avoir, en soignant l'heureuse catachrèse,
Conquis à bras tendus l'honneur des palmarès!
Quoi! parce que Drumont, appuyé sur Morès,
Refuse à tes faux Dieux l'encens et les courbettes,
Etait-ce une raison de le livrer aux bêtes?
O phraséologie à désoler des loups!
Hélas! pour nous servir ce pâté de cailloux,
Ce texte où l'adjectif est si durement veule
Qu'un requin affamé s'y casserait la gueule,
Qué t'ont fait Bossuet, Pascal et d'Aubigné?

III

La syntaxe n'est pas un programme signé
Des deux mains, s'étalant sur un pompeux registre,
Qu'on passe sous la jambe afin d'être ministre.
Le Mot a sa fierté native: ce qu'il est,
Il le reste; et, qu'il soit manant, prince ou valet,
Tu ne le verras pas larmoyer, s'il veut rire.
Il fait ce qu'il doit faire et dit ce qu'il doit dire;
On ne l'enrôle point, s'il n'a pas consenti.
Quand il sonne la charge et qu'il est d'un parti,
On ne lui prend pas plus la trompette et l'épée
Qu'on n'arrache à Barra son tambour d'épopée.

Suppose qu'il soit né d'un canut, à Lyon.
Eh bien ! il grondera pour la rebellion,
Gardant en sa syllabe, ivre d'aube et de joie,
Le bruit que le métier fait en tissant la soie,
Hostile aux grands, mais doux aux petits, les servant,
Avec son aile ouverte au moindre coup de vent.
Guerre aux bandits ! Les cœurs et les mains battront d'aise.
S'il escalade un jour la tribune française,
Il y défendra ceux qui râlent, accablés
Sous le poids des heureux, riches du vol des blés.
On aura beau mentir, il restera sincère.
Quand un maigre bonhomme, affolé de misère,
Aura risqué la geôle effrayante, en poussant
L'irresponsable cri de la faim et du sang,
C'est lui qui, soulevé dans un frisson de rêve,
Réclamera pour tous la concorde et la trêve.
Puis, une fois la paix accordée au troupeau,
Il s'en retournera dans les plis du drapeau,
Dédaignant le pouvoir, n'espérant que la lutte,
Moins sévère aux licteurs qu'à leurs joueurs de flûte,
Réputé bon enfant chez les pauvres, pas fier,
Pas plus riche aujourd'hui qu'il ne l'était hier,
Pouvant laisser la caisse ou verrouillée ou close.

Et, si l'affreux Rothschild, blessé d'un pli de rose,
Veut, pour tuer la guigne et le gogo navré,
Le faire voltiger au bout d'un fil doré,
Autour de la Corbeille où le financier bêle,
Le Mot refusera le baiser de son aile
Au squelette poudreux des Coupons incléments,
Même pour dérider des barons allemands !

21 août 1892.

LIVRE TROISIÈME

LES PATRIES

I

BAZAINE MORT

Quand il croula, broyé sous sa trahison vile,
Je me dis : — Ce Bazaine est-il un homme? — Non!
Trahir l'honneur, livrer les clés, vendre la ville,
C'est tomber hors de tout, en des fanges sans nom !

Et je me figurais que cet être servile
N'était pas même une âme et rompait le chaînon
Des êtres, emporté dans la guerre civile
Qu'il avait fait hurler aux gueules du canon.

Et je vous demandais, en mes colères vaines,
Si c'était notre sang qui coulait dans ses veines,
O solidarité des esprits! loi du sort!

Et Metz me répondait: — Non, ce n'est pas un homme !
Mais je maudis la mort, elle qui prouve, en somme,
Que Bazaine vivait, hélas! puisqu'il est mort !

25 septembre 1888.

II

LES TROIS PAPILLONS

Avril ayant fait le projet
D'emplir les cœurs de rêverie,
Un poète allemand songeait,
A genoux dans l'herbe fleurie.

Juste à côté de lui, devant
Une anémone solitaire,
Un laurier tremblait dans le vent,
Tout frêle, à peine hors de terre.

Survint un petit papillon
Qui se posa sur l'humble tige,
Dans la verte paix du sillon
Où l'ombre accomplit son prodige.

Le poète dit : « Reste un peu!
« Quand tu t'en vas, l'espoir nous quitte. »
Car le papillon était bleu
Comme les yeux de Marguerite.

Un autre survint à son tour,
Joli comme une fleur qui vole.
Le poète lui dit : « Bonjour!
« Demeure aussi, chaste symbole!

« Pourquoi blesser en t'en allant
« Nos Chimères immaculées? »
Car le papillon était blanc
Comme la neige des vallées.

Mais un troisième vint aussi
Se poser sur le laurier frêle :
Il était rouge, comme si
Le sang avait baigné son aile.

Et le poète stupéfait
Blasphéma l'innocente aurore:
Les trois papillons avaient fait
Un petit drapeau tricolore!

11 février 1890.

III

A LA JEUNESSE PORTUGAISE

Au nom du comité d'étudiants de l'Université de Coïmbra, nous demandons au poète des « Evocations » un chant pour le Portugal qui aura un écho dans tout notre pays.

(EXTRAIT D'UNE ADRESSE DES ÉTUDIANTS PORTUGAIS A M. CLOVIS HUGUES.)

I

Puisque vous demandez une strophe à ma lyre
Pour votre fier pays qu'émeut un saint délire,
Il ne sera pas dit que je me serai tu,
Que j'aurai refusé mon chant expiatoire
A ce peuple qui sait, au niveau de sa gloire,
Maintenir sa vieille vertu.

Certes, je suis hostile aux fracas de l'épée ;
Quand la terre est en fleurs, je l'aime mieux trempée
De gouttes de soleil que de gouttes de sang.
Mais qu'un noble pays, un peuple, une patrie
Lève les bras au ciel, proteste, appelle, crie ;
Et me voilà tout frémissant !

Me voilà, souhaitant les tragiques revanches,
Pâle, oublieux des nids éclos au creux des branches,
Evoquant le clairon, dédaigneux du pipeau,
Parce que j'ai cru voir, en l'ardente mêlée,
Des drapeaux souffleter de leur frange étoilée
Les couleurs d'un autre drapeau!

II

Ce n'est point le caprice éphémère des hommes
Qui façonne le peu de cendre que nous sommes
A l'image du sol où dorment les aïeux :
Le pays où l'on naît, où l'âme rêve et prie,
C'est de l'humanité siècle à siècle pétrie,
Devant l'éternité des cieux.

Dans l'histoire, à l'appel des trompettes épiques,
Votre vieux Portugal se hérisse de piques,
Barde ses flancs d'acier, dresse partout ses camps,
Tonne, gronde et fait signe aux puissants de se taire,
Comme s'il était né du baiser de la terre,
Du jet de flamme des volcans !

Le glaive déposé, la paix noblement faite,
Il accueillait la Muse avec des cris de fête :
Bernardin Ribeiro lui chantait les amours.
L'Idéal rayonnait, la lyre était bénie :
Vos troubadours étaient des rois par le génie;
Vos rois étaient des troubadours !.

Virgile tressaillit, Dante leva la tête;
La gloire qui planait cria : « C'est le poète! »
Une étoile surgit à l'hörizon lointain,
Quand votre Camoëns, sublime enfant d'Homère,
Franchit, avec son livre au poing, la vague amère,
— Moins amère que son destin !

III

Et de quel droit un peuple, en son brutal vertige,
Rêve-t-il de briser votre antique prestige,
Comme un vent orageux brise les grands blés d'or ?
Au nom de quelle loi saintement proclamée,
Dresse-t-il devant vous sa face de fumée,
Ainsi qu'un autre Adamastor ?

Quoi ! vos hardis marins, vos vaillants capitaines
Seraient allés planter sur les rives lointaines
Les radieux drapeaux que l'histoire acclama !
Vous auriez déployé vos voiles dans l'espace !
Vous auriez, sur la mer, comme un souffle qui passe,
Déchaîné Vasco de Gama !

Quoi ! vous auriez partout, au bord des vastes ondes,
Conquis des îles d'or, bâti de nouveaux mondes,
Au prix de sacrifice et des espoirs déçus !
Et dans son fol orgueil fait de brume et de cendre,
L'Angleterre aujourd'hui n'aurait plus, pour les prendre,
Qu'à jeter son filet dessus ?

IV

Ah ! soyez confiants, travaillez, hâtez l'heure.
Elle viendra. Debout ! La Justice demeure ;
Elle est la blanche étoile en un ciel ténébreux.
Fouillez tout le passé, lisez toute l'histoire :
Les peuples sont battus par leur propre victoire,
Quand ils n'ont pas le droit pour eux.

Ils ont beau s'écrier que la force est auguste,
Qu'on féconde la gloire en violant le juste,
Que l'avenir absout les lauriers mal acquis :
Tout à coup le Destin, environné de flammes,
Fait gronder à leurs pieds une tempête d'âmes ;
Et l'ancien sol est reconquis !

Jeunes gens, vous ferez ce qu'ont fait vos ancêtres.
Vous direz aux passants qui s'érigent en maîtres :
« Nous sommes les vaillants, si vous êtes les forts ! »
Et vous les chasserez tôt ou tard et quand même,
Dussent vos bras s'armer, pour la lutte suprême,
Des ossements sacrés des morts !

Juin 1890.

IV

TOAST A L'IRLANDE

Pour miss Maud Gonne.

Les maîtres, couronnés d'un laurier dérisoire,
Se sont assis en rond, présidés par la Mort,
Au monstrueux banquet dressé dans une gloire ;
Et les voilà fleuris de crimes, prêts à boire
Les pleurs, le sang, le vin répandus à plein bord.
Moi, pendant qu'ils sont là, fêtant l'horreur du glaive,
Outrageant les vaincus, raillant les deuils amers,
Au nom du flot et de la grève,
Je bois à l'Irlande qui rêve,
Echevelée au vent des mers!

Ils ont pillé leur champ et volé leur étoile
Aux Celtes chevelus, ces laboureurs des eaux,
Qui s'en allaient, avec l'orage dans leur voile,
Planter les pieux de bois et les maisons de toile
Autour des marais bleus où tremblent les roseaux.
Mais l'aube en renaissant blanchira la falaise,
Une étoile nouvelle éclora dans les cieux.
O vieux bardes, tressaillez d'aise!
Je bois à l'Irlande qui baise
La terre où dorment les aïeux!

Les caps ont regardé par delà les collines.
— Que voyez-vous au loin? leur ont crié les flots.
— Nous voyons, ont-ils dit, le meurtre et les rapines!
La rafale a soufflé sur les toits en ruines,
Et des femmes ont fui, poussant de vains sanglots.
Or, je l'ai vue aussi, la terre infortunée,
Et les fosses m'ont fait de tragiques aveux.
Debout! debout, race damnée!
Je bois à l'Irlande traînée
Sur les cailloux, par les cheveux!

Les flots ont poursuivi : — Que voyez-vous encore?
Les caps ont répondu : — Le mal est tout-puissant!
La jeunesse et l'amour n'ont plus le temps d'éclore.
Les bandits sont les dieux, la fortune les dore
Avec l'or des blés mûrs qu'ils pillent en passant!
Les tonnerres grondaient dans la nue enflammée :
Je leur ai désigné ceux que l'ombre a nommés.
Leur gloire est un peu de fumée :
Je bois à l'Irlande affamée
Par les épis qu'elle a semés!

Avec ses foyers morts et son âme éperdue
Où les espoirs ailés gazouillaient autrefois,
La verte Erin n'est plus, sous la verte étendue,
Qu'une larme des cieux tristement épandue,
Dans le pâle reflet des coteaux et des bois.
Croit-on qu'un peuple expire et qu'une race meure,
Parce qu'on a vendu leur tunique en lambeaux?
Les jours s'en vont, le droit demeure :
Je bois à l'Irlande qui pleure,
Assise au seuil blanc des tombeaux!

Par moment, tout à coup, elle arme ses mains, lasses
De manier la faux inutile en son poing,
Lorsque les O'Connell, ces rois des populaces,
Se dressent devant elle, enfantant des audaces
Qui les font tressaillir et qu'ils n'attendaient point.

Faites-vous escorter par vos joueurs de flûte,
Landlords qui prodiguez la misère et l'affront !
Monter, c'est préparer sa chute :
Je bois à l'Irlande qui lutte,
Avec des épines au front !

Oh ! si l'affreux néant est le mot de la tombe,
Que notre doute au moins lui reste fraternel !
Ne lui disons jamais que le rêve ailé tombe
Et qu'on ne verra plus la divine colombe
Rapporter le rameau baigné d'aube et de ciel.
La foi sourit encore, innocente et fleurie,
Sur le sol où Patrick versa les saints trésors.
Sois pieuse, ô ma rêverie !
Je bois à l'Irlande qui prie :
La prière est le pain des forts !

Elle eut son jour d'espoir, quand la France, ma mère,
Chassant les rois, domptant le mal, brisant les fers,
Lui donna ses enfants épris d'une chimère.
Le destin nous trahit, la mer fut plus amère
Que les pleurs répandus et que les maux soufferts.
Mais le bronze rugit avant d'être statue;
Qui se ressouviendra des mauvais jours vécus ?
La vie est avec ceux qu'on tue :
Je bois à l'Irlande battue
Le jour où nous fûmes vaincus !

Janvier 1893.

V

LES FÊTES DE NANCY

I

L'empereur allemand disait : — La France est veuve;
Son astre a déserté le ciel;
Le destin lui pétrit le pain noir de l'épreuve
Avec de la cendre et du fiel.

En sa demeure vide, elle est comme une morte.
Passez, rapides flots humains!
On ne la connaît plus, le pène de sa porte
Pend, rouillé de l'oubli des mains.

L'Alsace a beau montrer du doigt à la Lorraine
Son toit plus penchant qu'un fruit mûr,
Aucune fleur n'éclot avec l'aube sereine,
Entre les fentes du vieux mur.

Rien ne la sauvera, quoi qu'on dise ou qu'on fasse:
Ses fautes ont lassé les dieux.
Tout le sel de la mer coulera sur sa face,
Par le trou béant de ses yeux.

Elle n'emportera de la moisson superbe
Que l'affront de ses reins courbés;
Quand elle s'assiéra pour dénouer sa gerbe,
Tous les épis seront tombés.

Les tragiques effrois lui plisseront la bouche;
Les peuples fuiront son baiser;
Ses enfants trouveront un serpent dans leur couche,
Quand ils voudront se reposer!

Cette France, autrefois la lumière du monde,
L'œil des voyants, le pain des forts,
Est maintenant pareille à la pauvresse immonde
Qui chemine en jetant des sorts.

Elle restera seule, accablée en sa chute,
Avec sa plaie ouverte au flanc,
Celle que les licteurs et les joueurs de flûte
Escortaient jadis en tremblant.

Mes soldats, dédaigneux de sa gloire usurpée,
Huant son grand nom qui périt,
Raturent Iéna du bout de leur épée,
A mesure qu'elle l'écrit.

Je ne lui permets pas, même sur sa frontière,
D'évoquer, au nom des aïeux,
La moisson des lauriers que la victoire altière
Plaquait à son front radieux.

Je défends à ses chefs, quand les foules serviles
Les escortent comme un troupeau,
D'aller caracoler dans la rumeur des villes,
Sous le large vol du drapeau.

Ils ne franchiront pas, tant ma main redoutable
Brise la révolte et le mal,

e cercle qu'autour d'eux j'ai tracé sur le sable
Avec mon sceptre impérial.

u'ils osent seulement, en un jour de folie,
Franchir les portes de Nancy ;
t nous verrons un peu si l'Allemagne plie,
Quand j'aurai crié : « Me voici ! »

II

h bien ! regarde, Empereur d'Allemagne !
es chefs de France, avec le jour levant,
nt traversé la plaine et la montagne ;
t le drapeau, lui qui les accompagne,
il a tremblé, n'a tremblé que du vent.

r, devant eux, par les monts et la plaine,
omme portés sur le grand flot humain,
s sont allés en leur ville lorraine,
ıns avoir vu l'ombre d'un capitaine
ever l'épée au travers du chemin.

s ont franchi la porte Notre-Dame,
ı bourdonnaient autrefois les archers :
ıs un fourreau qui n'ait gardé sa lame,
: les deux tours, arborant l'oriflamme,
ırillonnaient avec leurs deux clochers.

III

Car la France est vivante, ô Sire !
Comme le chêne au flanc des monts.

Pour boire l'air qu'elle respire,
Dégonfle-lui donc les poumons !
Essaye un peu, soudard farouche,
De voler le souffle à sa bouche
Que le baiser de la cartouche
Noircira peut-être demain ;
Et si ce n'est pas toi qui tombes,
Trébuchant au marbre des tombes,
Je veux que les blanches colombes
Ne se posent plus sur sa main !

Je veux que le néant vienne et la prenne toute,
Que son généreux sang s'épande goutte à goutte,
Sans nous attrister d'un remords,
Que la vermine soit sa hideuse compagne,
Et que tes alliés s'enivrent de champagne,
En buvant dans son crâne mort !

Avais-tu nourri l'espérance,
Le glaive au poing, à toi tout seul,
De coucher au tombeau la France
Et de nous coudre à son linceul?
En ta brutale rêverie,
Avais-tu cru que ma Patrie
S'endormirait, toute meurtrie,
Dans le lâche oubli des affronts,
Et qu'elle baisserait la tête
Sous l'injure de la défaite,
Sans te rappeler qu'elle est prête
A coller sa lèvre aux clairons?

Tes colères, des mots ! Tes dédains, reculade !
Avais-tu supposé, majestueux malade,
O ver de terre couronné !
Que Nancy, la fidèle, allait fermer ses portes,
Et que l'on tremblerait comme des feuilles mortes,
Lorsque ta foudre aurait tonné?

Si tu veux courber sous ta gloire
Ce grand pays jamais lassé,
Commence par biffer l'Histoire,
Rature l'immortel passé!
Fais des hauteurs de l'Epopée
Chasser, avec leur propre épée,
Ceux des nôtres qui l'ont trempée
Dans votre sang blond, sous la chair!
Que Valmy s'épouvante et parte!
Supprime Iéna sur la carte!
Prends son génie à Bonaparte,
Ses galons de laine à Kléber!

éshonore Bayard, jette à l'égout Turenne!
ais taire au ciel les voix de la bonne Lorraine!
Lave ton triomphe acheté!
ore les trahisons, blanchis les pages noires!
ontre au monde ébloui, pour sacrer tes victoires,
Bazaine réhabilité!

IV

Nos villes sont à nous, Guillaume!
Nous y restons quand nous voulons.
Du toit de marbre au toit de chaume,
Rien de nous n'est sous tes talons.

Gouverne tes millions d'hommes,
Elargis leur bagne en enfer.
La France est fière. Nous y sommes
Libres comme l'aigle dans l'air.

C'est, dans l'Europe, une risée,
Lorsque tu nous montres le poing.

Que Nancy rie en épousée,
Cela ne te regarde point.

Mais, si tu veux une revanche,
— Et le plus petit prince en a, —
Profite aussi d'un beau dimanche,
Va-t'en visiter Iéna!

4 juin 1892.

VI

AU GRAND-DUC CONSTANTIN

I

Je ne suis pas de ceux qui, raillant le martyre,
Hissant les Majestés sur le dos des passants,
Agenouillent la Lyre
Devant les tout-puissants.

Ma Strophe, ayant au front l'étoile et la cocarde.
Sévère aux courtisans, dédaigneuse aux valets,
Chante pour la mansarde
Et non pour les palais.

Mais, puisque mon pays te salue et te fête,
Je viens mêler, avec le chant de mes pipeaux,
Le salut du poète
A celui des drapeaux.

II

O grand-duc, est-il vrai qu'un frisson d'épopée
Soulève ta patrie et morde ses seins blancs,
Chaque fois que l'Epée
Sonne autour de nos flancs?

Est-il vrai que tu sois soudain pâle de honte,
Comme si nous avions subi les mêmes torts,
Quand une clameur monte
De l'ombre où sont nos morts?

Est-il vrai que l'espoir de venger nos deux races
S'épanouisse en toi comme une fleur de sang,
Quand les corbeaux voraces
Nous raillent en passant?

Si c'est vrai, gloire aux dieux! La lutte sera belle;
Car des rêves nouveaux hantent l'humanité,
Et ce sera pour elle
Que nous aurons lutté!

Ce sera pour la joie immense de la terre
Que nous aurons collé d'un geste souverain
Le clairon militaire
A nos lèvres d'airain!

Ce sera pour sauver l'agneau qui bêle et tremble,
Ce sera pour traquer les loups et les soudards
Que nous aurons ensemble
Levé les étendards!

Même aux terribles jours où la guerre inhumaine
Nous armait contre vous au gré du sort moqueur,
Vit-on jamais la haine
Nous déflorer le cœur?

N'avons-nous pas, malgré la consigne sévère,
Quand vos drapeaux berçaient sur nous leur large vol
Bu dans le même verre
Devant Sébastopol?

Va, que le sort consente ou proteste, nous sommes
La vertu, l'équité, l'honneur, le droit vivant :
La même forêt d'hommes
En marche dans le vent!

Hourra! soyons les bons chevaliers de l'Idée,
Les deux peuples altiers luttant contre l'enfer.
La poitrine bardée
De justice et de fer.

S'il est encor des chefs que le sang versé grise,
Arrachons les lauriers de leurs fronts impudents,
Et que notre main brise
La coupe entre leurs dents!

III

On aura beau crier que la montagne est haute,
Que le maître a doublé les créneaux de sa tour;
En marche et côte à côte,
Nous partirons un jour.

Nos chevaux auront eu, tout le long des prairies,
Leur provende d'avoine et de foin dru, fauchés
Dans les terres fleuries
Où les morts sont couchés.

Nous franchirons le val, sans qu'ils perdent haleine,
Car nous aurons poli l'acier de leurs sabots
Aux cailloux de la plaine
Erigés en tombeaux.

Le glaive au poing, le cou tendu, l'âme hardie,
Nous irons, jusqu'à l'heure où les soleils couchants
Colorent d'incendie
Les cités et les champs.

Puis nous repartirons avec un bruit d'orage,
Sitôt qu'aura surgi tout là-haut, sur le mur,
Le page, le beau page
En mantelet d'azur.

Pendant que nous chantions devant l'aube sincère,
Le Dragon monstrueux, effroi du ciel serein,
S'est fait hydre, ô misère !
Dans les grottes du Rhin.

Debout ! s'il nous menace avec sa triple gueule,
Nous le musellerons, avant qu'il n'ait vécu.
La France n'est plus seule :
La justice a vaincu !

Nous raserons la tour comme on abat les seigles ;
Nous déracinerons les remparts de granit ;
Et tant pis pour les aigles,
Si nous brûlons le nid !

IV

Certes, j'avais rêvé, pour le bonheur du monde,
Moi qui m'en vais chantant sous les rameaux épais,
La liberté féconde
Dans l'éternelle paix.

Je n'aurais pas voulu, tant l'idéal me guide,
Evoquer les lauriers plaqués autour des fronts,
Et que la Mort stupide
Embouchât les clairons.

Quand la Gloire accourait nous conter ses chimères,
J'écoutais dans les nids gazouiller les oiseaux ;
J'étais, avec les mères,
Du côté des berceaux.

Et pourtant me voici moins crédule à mes rêves,
Tout prêt, comme Tyrtée, aux jours du grand réveil,
A célébrer les glaives
Qui luisent au soleil,

Maintenant que, grandie avec son sacrifice,
La France, belle encor de génie et de foi,
A senti sa justice
Ressusciter en toi!

11 juin 1892.

VII

UNE LARME DE BISMARCK

M. de Bismarck a pleuré au cours des fêtes qui lui ont été données à Vienne.

OURNAUX AUTRICHIENS.)

Le soir tombait, la nue était vermeille,
On entendait au loin flotter des voix.
Le Spectre ailé qui me parle à l'oreille
Vint et me dit : « Lève les yeux et vois! »

Il me parlait comme d'un autre monde;
Si j'avais pu, je m'en serais allé.
Or, une larme, encore toute ronde,
Luisait au bout de son doigt fuselé.

Il la coula dans ma dextre mi-close :
On aurait dit, à la considérer,
Qu'elle attendait la lèvre d'une rose,
Et que le ciel venait de la pleurer.

— Quoi! m'écriai-je, une goutte d'aurore?
Un diamant né du soleil vainqueur?
Voilà qui va doucement faire éclore
La paix du rêve au jardin de mon cœur!

Mais, se penchant comme un roseau se plie,
Tel un chasseur avant de tirer l'arc :
— Ce n'est, hélas! qu'une larme cueillie
Dans l'œil d'un homme, et cet homme est Bismarck!

J'avais tremblé jusqu'en mes sept vertèbres,
L'âme béante au vol des songes fous,
Comme un enfant surpris par les ténèbres
Dans un bois plein du hurlement des loups.

Je regardai cette larme maudite :
J'y vis passer le vaste flot humain;
Et toutefois elle était si petite,
Qu'elle tenait encore dans ma main.

II

Deux nations, la France et l'Allemagne,
S'y colletaient dans l'orage du fer;
Les vastes eaux, la plaine et la montagne,
Tout s'éclairait d'une lueur d'enfer.

Chaque drapeau s'envolait comme une aile;
Les canons sourds aboyaient sur le Rhin;
L'obus, épars dans la nue éternelle,
Ouvrait partout sa sombre fleur d'airain.

Des pans de mur et des murailles d'hommes
Couvraient le sol, brusquement écroulés;
Le vent semait la cendre que nous sommes
Dans les sillons promis à l'or des blés.

La Guerre avait sur sa terrible face,
Dans les chemins creusés d'affreux tombeaux,
L'ombre que fait en traversant l'espace
Le vol rapide et bruyant des corbeaux.

L'herbe poussait, déjà drue et plus verte,
Sur les talus ou pourrissaient les morts.
L'honneur saignait comme une veine ouverte,
Sans que Judas tressaillît d'un remords.

Sur les remparts où la pique et la lance
Veillaient jadis au ras du ciel vermeil,
Des haillons blancs se hissaient en silence,
Tout ruisselants de honte et de soleil.

Tout s'effondrait en un fracas d'abîme,
Dans la stupeur du tonnerre impuissant.
Ma main portait de la gloire et du crime :
L'horrible larme était rouge de sang.

III

Je dis au Spectre, ayant levé la tête :
— Ah! je comprends que cet homme ait pleuré !
La fosse n'est impassible et muette
Que pour les morts au front pâle et sacré.

Mais elle tonne, elle se fait vivante,
Elle redit le mot de l'inconnu
Aux ouvriers de meurtre et d'épouvante,
Qui n'ont régné que par le glaive nu.

Les trépassés, rompant les ossuaires,
Dressant leurs poings crispés d'une fureur,
L'ont effleuré du vent de leurs suaires;
Et tout son être a sangloté d'horreur.

Il a revu les cités en ruines,
Le tournoiement des bombes dans les airs,
Et les corbeaux qui fouillaient les poitrines,
Tout reluisants de la pourpre des chairs.

Il s'est courbé comme un vaisseau qui sombre
Sur la pâleur des bouches et des fronts,
Lui qui demain ne sera plus dans l'ombre
Qu'un crâne vide avec ses deux trous ronds.

Pas un martyr ne consent à se taire,
Le ver accuse, un tombeau se défend :
J'aurais douté du ciel et de la terre,
S'il n'avait pas pleuré comme un enfant!

J'ai repoussé la pitié qui désarme;
Je l'ai maudit, pendant qu'il triomphait.
Mais tout mon cœur, au nom de cette larme,
L'absout un peu de mal qu'il nous a fait.

IV

Le Spectre ailé m'a répondu : — Prends garde!
Ceux qui vous font pleurer ne pleurent point.
Cet homme rit, quand la Mort le regarde
Avec les yeux qu'il a fermés du poing.

Lorsqu'il s'en va fouler l'herbe des fosses
Où sont tombés les innocents guerriers,
C'est pour y voir toutes ses gloires fausses
S'épanouir dans l'orgueil des lauriers.

Que peut lui faire à ce tueur d'idées,
Né pour donner de la pâture aux vers,
L'énorme assaut des Guerres débridées,
Caracolant sur les ventres ouverts ?

Vous aviez cru, vous, les âmes altières,
Vous qu'a bercés l'idéal anxieux,
Que les drapeaux plantés sur les frontières
S'envoleraient un jour au vent des cieux.

Eh bien! demain, si l'ouragan des balles
Sifflait encore au pied des murs tonnants,
Ses os pourris, mal scellés sous les dalles,
Se lèveraient heureux et frissonnants!

Lui, regretter la bataille inhumaine !
Lui, sangloter de douleur ! Lui, pleurer !
O mon rêveur, as-tu si peu de haine
Que ta pauvre âme ait osé l'espérer ?

L'oubli des rois est l'excuse du traître ;
Les demi-dieux finissent en valets :
S'il a pleuré, c'est parce que son maître
Ne l'a plus fait appeler au palais !

25 juin 1892.

VIII

ENCORE A L'IRLANDE

Le « Home-Rule » triomphe électoralement
avec M. Gladstone et ses partisans,
(PRESSE ANGLAISE.)

I

Est-ce bien, cette fois, la fin de ton martyre,
O peuple endolori, grand forçat innocent?
Le monstrueux Vampire
N'a-t-il plus soif de sang?

L'Angleterre, chassant les corbeaux, ses convives,
A-t-elle renoncé, démon de ton enfer,
A rougir ses gencives
Aux lambeaux de ta chair?

Ne viendra-t-elle plus, cette Albion superbe,
Voler la paix des nids à tes chaumes tremblants,
Les épis à ta gerbe
Et le souffle à tes flancs?

N'auras-tu plus au front le noir bandeau d'épine?
As-tu bien du gibet infâme où tu saignais
Délié ta poitrine,
Décloué tes poignets ?

Sèmeras-tu pour toi les récoltes prochaines ?
Es-tu redevenu le Celte saint et fort ?
As-tu brisé tes chaînes
Et fécondé ta mort?

II

De siècle en siècle, au gré de l'histoire sévère,
Un peuple, Christ élu de la terre et du ciel,
Subit l'affreux Calvaire
Et l'éponge de fiel.

Toi, depuis des cent ans et des cent ans tu râles !
La douleur a figé l'épouvante des cris
Sur tes lèvres plus pâles
Que les lys défleuris.

Le sort a beau changer la face des empires :
Ta souffrance éternelle est partout à la fois,
Dans l'air que tu respires
Et dans l'eau que tu bois.

Tous les oiseaux de nuit vers toi volent ensemble ;
Tes reins sont plus tremblants sous les fouets toujours prêts
Que le roseau qui tremble
En tes glauques marais.

Même quand tes rochers, frangés d'écume et d'ombre,
Pleurent au bord du gouffre avec le flot amer,
Ta tristesse est plus sombre
Que celle de la mer.

Par delà les champs verts où jaunit l'or des seigles,
Tes caps dressent au loin leurs sommets hasardeux ;
Et le grand vol des aigles
Tournoie au-dessous d'eux.

L'effrayant Foreland, mille fois centenaire,
Dresse dans les éclairs son orageux granit,
Comme si le tonnerre
Y pétrissait son nid.

Eh bien ! si la Pitié, se penchant sur ton bagne,
Voulant montrer ta peine au monde stupéfait,
Condensait en montagne
Tout le mal qu'on t'a fait,

Ni Foreland, ni Black, ni Bolus, ni Bengore,
Ni Clogher où les vents accourent se briser,
Ni Fannet d'où l'aurore
A l'air de s'élancer,

Pas un des beaux géants hérissés sur ta côte
N'atteindrait en hauteur ce bloc prodigieux,
Ta peine étant plus haute
Que le soleil des cieux !

III

Ah ! j'ai vu tes landlords alignant leurs cohortes,
Plus cruels que des loups, plus vils que des pourceaux,
Vider devant les portes
La grange et les berceaux !

L'Histoire les a vus farouches, sourds aux plaintes,
Bondissant du talon sur les flancs effarés,
Dans les femmes enceintes,
Tuer les fruits sacrés!

Elle les voit encore, ô misères humaines!
Charger de fer tes bras, tes nobles bras meurtris,
Et chasser par les plaines
Des troupeaux de proscrits!

Mais ton jour s'est levé, sois confiante, Irlande!
Tout le généreux sang que l'Anglais t'a tiré
Refleurira la lande
Où Patrick a pleuré.

Debout! La conscience a grondé, le flot monte,
L'aube réveillera Lazare enseveli.
La Mort a dit: « J'ai honte ! »
Les bourreaux ont pâli;

Car il faut, en ces temps de révolte où nous sommes,
Que ces fils d'Albion, vautrés sur leurs trésors,
Redeviennent des hommes,
Cessent d'être des lords.

Et, quand nous chanterons la fin de ton martyre,
Sainte-Hélène à nos fils voilera son rocher,
Et je verrai sourire
Jeanne sur le bûcher.

30 juillet 1892.

IX

AU CAPITAINE TANÉRA

La réponse de ce capitaine prussien à la « Débâcle » de M. Zola prouve une fois de plus que les Teutons ne doutent de rien.

(PRESSE RUSSE.)

Capitaine, deux mots. La frontière est gardée ;
Mais les faisceaux guerriers laissent passer l'Idée.
Vous nous avez jeté la vôtre par-dessus
Les vieux clochers lorrains dans la brume aperçus;
La mienne vous répond, vaguement envolée
Comme un bout de drapeau dans la vaste mêlée.

Vous allez, je le crains, la dédaigner un peu ;
Car elle vous viendra par le grand chemin bleu,
S'accrochant à la pourpre éparse sur les cimes,
Traînant à ses talons la frange d'or des rimes,
Tendre aux petits oiseaux, rude au corbeau goulu ;
Et vous êtes de ceux, si je vous ai bien lu,
Qui raillent les bons fous appelés des poètes.

Mais le rêveur ne sait pas même qui vous êtes,
Quand vous le regardez de haut et de travers;
Les lauriers mal acquis durent moins qu'un beau vers;
Rien ne reste des dieux à qui manque un Homère;
La vérité, que vous nommez notre chimère,
Survit à l'orageux vacarme du canon;
Le Verbe crée un monde, et, qu'on le veuille ou non,
La strophe et le clairon sont faits du même cuivre.

Or, vous voilà parti, bataillant contre un livre!
Pourquoi? Parce qu'il dit et prouve que César
Serait resté debout, dans la gloire du char;
Qu'on n'aurait point hissé, sous le vol des mitrailles,
Le chiffon de la honte aux brèches des murailles,
Qu'on vous aurait chassés de partout à la fois,
De la plaine et des monts, des vallons et des bois,
Comme aux temps où les saints muselaient les tarasques;
Que la Camarde aurait sur le cuir de vos casques
Plus souvent aiguisé sa faux à deux tranchants,
Et que vos os, fauchés comme l'herbe des champs,
Auraient servi d'engrais à la terre lorraine,
Si nous avions été commandés par Turenne,
Défendus par Vauban et nourris par Colbert.

Là-dessus, vous tendez vers nous le laurier vert;
Vous nous dites : « Voyons, partageons, c'est l'histoire
« Qui le veut; vous aviez mérité plus de gloire;
« Vous avez combattu comme des lions; l'air
« Tremblait, quand vous passiez, précédés d'un éclair;
« Vous aviez les fusils comme les dieux la foudre;
« Vous ne manquiez pas plus de biscuit que de poudre;
« Vous n'aviez jamais faim, vous n'étiez jamais las.
« Vous avez dépassé, dans la défaite, hélas!
« Vos aïeux assaillis par l'orage des piques.
« Du reste, vous aviez des généraux épiques,
« Prodigieux, ferrés sur la carte du Rhin,
« Connaissant chaque pli de l'onde et du terrain,
« Très instruits, sachant même où coule la Moselle! »

Et vous nous bombardez de fleurs, poussant le zèle
Jusqu'à nous confesser, en candide héros,
Que nous aurions, avec de pareils généraux,
Pu vous vaincre, casser leur couronne à vos aigles,
Moissonner vos lauriers comme on abat les seigles
Et vous chasser comme on chasse un peuple de loups,
Si vous n'aviez pas eu les destins avec vous.

Je paraphrase un peu, j'élargis votre style;
Mais, quand c'est mon pays que l'étranger mutile,
Quand je me fais pour lui le vengeur de ses maux,
Je ne suis pas fâché de vous servir les mots
Qui disent hardiment et de façon hautaine
Comment nous vous aurions chassé, beau capitaine!

Si l'on vous écoutait, on écrirait demain
Que Kléber ou Marceau vous barrait le chemin,
Et que, sans cesse pris en des flots d'épopées,
Vous avez eu besoin de toutes vos épées
Pour coudre la Lorraine et l'Alsace au linceul,
La débâcle effrayante étant pour Zola seul!

Respecter le malheur, honorer la défaite,
Surtout quand les vaincus n'ont pas baissé la tête;
Saluer dans la mort, en loyal ennemi,
L'héroïque Marceau fièrement endormi,
Cela fait une gloire aux deux drapeaux ensemble.
Toutefois, j'admets peu qu'on défile et qu'on tremble
D'un saint respect, front nu, courbé, le glaive au poing,
Devant un lit de camp où Marceau ne dort point!

Pour oser nous jouer cette parade étrange,
Avez-vous oublié que l'histoire nous venge;
Que nous aurions sauvé la terre et le drapeau
Si les bergers avaient su garder le troupeau;
Que l'incapacité fit la débâcle immense;
Que tous furent courbés sous un vent de démence,

Que pas un ne faiblit dans le péril commun,
Et qu'il n'est pas de gloire à vaincre dix contre un,
Lorsque c'est la déroute effrayante et stupide,
Qui mène les vaincus à l'assaut, dans le vide?

Ah! vous avez l'orgueil facile, en vérité!

Quoi! vous n'avez pas pris une seule cité,
Sans la complicité d'une faute! Les hontes,
Quand nous les subissions, vous demandaient des comptes!
Par-dessus des remparts qui gardaient notre honneur,
Bazaine vous jetait sa pince-monseigneur,
Comme lorsque des gueux, tendant au bruit l'oreille,
S'entendent pour voler le magot d'une vieille!
Quoi! vous avez reçu dans l'ombre, argent comptant,
Les clés qu'il eût fallu conquérir en luttant!
Quoi! vous avez en or payé notre agonie!
Et c'est vous qui, blâmant notre libre génie,
Echenillant l'idée ou la phrase, évoquant
Les admirations d'un camp pour l'autre camp,
Respectueux, la bouche en prussien de poule,
Venez nous avertir que le vieil honneur croule,
Parce que l'un de nous, peu crédule au grand art
Où l'esprit allemand exerce son brouillard,
A tiré de son puits, sachant l'heure venue,
La vérité qui n'est belle que toute nue?
Et pas même chez vous le frisson d'un remords!
Vous aviez donc pensé que les morts étaient morts,
Que pas un des vaincus ne remuait sous terre,
Que le poète altier n'avait plus qu'à se taire,
Et que ces bons Français, déjà lourds de sommeil,
Avaient cessé de voir le sang rose et vermeil
Couler entre vos pieds tout le long de Bazeilles,
Comme si des fléaux écrasaient des groseilles?

Voyons, épargnez-nous désormais vos écrits.
Si c'est pour conquérir les femmes de Paris,
Que vous les comparez, dans la phrase sournoise,
A la molle Gilberte, élégante bourgeoise

Qui s'alanguit comme une oiselle dans les bois,
Vous vous trompez — l'erreur fait compte quelquefois —
Autant qu'un général, capable de confondre
La colonne Vendôme avec la tour de Londre.
Toutes ont accompli quelque noble devoir,
Quand vos obus tonnaient dans le vaste ciel noir ;
Leur gloire éblouira les époques lointaines ;
Elles furent les sœurs des guerrières d'Athènes ;
Nous leur avons tressé, pour essuyer leurs pleurs,
Une couronne avec du soleil et des fleurs ;
Et, si vous montriez jamais à l'une d'elles
Ce que vous appelez vos palmes immortelles,
Elle vous répondrait, car telle est leur fierté,
Que le laurier est faux, quand il est acheté !

Octobre 1892.

LIVRE QUATRIÈME

POUR LA LYRE

I

LES DEUX GÉNIES

I

En ce temps-là, le coude appuyé sur l'épée,
Le front déjà plissé sous les cheveux moins longs,
Bonaparte songeait, hanté par l'Epopée.
Encore quelques jours, et la pourpre usurpée
Allait lui battre les talons!

Encore une enjambée au delà de l'Histoire!
Encore deux ou trois tours de roue à son char,
Au char qui l'emportait de victoire en victoire!
Et le jeune consul, debout en pleine gloire,
S'éveillait Pontife et César!

Un homme, un seul, régnait, escorté de conquêtes,
Sur les peuples captifs et parqués en troupeaux;
Un seul nom résonnait au cuivre des trompettes;
Et les aigles battaient de l'aile, toutes prêtes
A se poser sur les drapeaux.

Déjà, dans la clameur des cavaliers numides,
Son altier souvenir, à nul autre pareil,
Grondait aux bords du Nil, tonnait aux Pyramides ;
Et le ciel d'Austerlitz en ses brouillards humides
Déjà lui couvait un soleil.

Quand il passait, les bras croisés, les lèvres closes,
Les yeux fixes, courbé sous son tragique ennui,
Les nobles lauriers verts, plaqués de clartés roses,
Disaient aux demi-dieux ivres d'apothéoses :
— Nous ne poussons plus que pour lui !

— « Oh ! songeait-il, voici que mon heure est venue !
Les plus grands ont un peu de mon ombre à leurs front
J'ai couché dans mon lit la gloire toute nue ;
Et demain l'astre d'or qui brille dans la nue
Etoilera mes éperons.

Ce siècle est un enfant encore, il naît à peine,
Mais je le vêtirai d'une armure d'acier;
Je gonflerai ses flancs de ma puissante haleine,
Et je l'emporterai par les monts et la plaine
Sur la croupe de mon coursier.

Je lui façonnerai, pour sauver ma mémoire,
Un visage moulé sur mon masque romain.
Quand nous galoperons à travers la nuit noire,
S'il a soif et s'il crie, eh bien ! il pourra boire
Le sang rouge au creux de ma main.

Je ne le laisserai poser ses pieds à terre
Qu'en le faisant marcher sur des nuques de rois.
Pour écrire son nom, son grand nom militaire,
L'Histoire, qui pourtant n'oserait pas le taire,
Aura des feuillets trop étroits.

ui, plus grand que la Mort, moi, plus grand qu'Alexandre
ous aurons tous les deux le même Panthéon.
t quel homme pétri de génie et de cendre,
uel Français sêrait donc assez hardi pour prendre
Le siècle de Napoléon? »

II

endant qu'il méditait, quelqu'un venait de naître;
t c'était un enfant, plus chétif qu'un oiseau,
ne chimère, un souffle, à peine une ombre d'être...
lais, ô sceptre! ô couronne! ô fortune de Maître!
Vous pesiez moins que son berceau !

a voix des canons sourds accroupis sur les villes
'avait pas salué l'auguste nouveau-né.
u seuil blanc des palais peuplés de faces viles,
e chœur mélodieux des Harangues serviles
Ne l'avait pas environné.

ul passant glorieux, capitaine ou poète,
e l'avait soulevé dans le ciel grand ouvert
our le montrer au siècle avec un air de fête ;
t les arcs triomphaux n'avaient pas sur sa tête
Fait ondoyer leur dôme vert.

lais, sous ce front naissant, déjà lourd de génie,
'avenir s'ébauchait, un monde était vivant,
La pensée impalpable, et pourtant infinie,
huchotait, bourdonnait en la vague harmonie
Des astres, des flots et du vent.

Le ciel baignait d'azur la strophe diaphane,
Le Verbe gazouillait dans le rythme apaisé,
Le billot se dressait entre la reine et Jane,
Triboulet et Ruy-Blas frissonnaient, sous ce crâne
Qu'un coup de pouce aurait brisé.

L'amour sanctifiait la chute de la femme;
Hernani désarmé, Charles-Quint triomphant,
Etaient là, tous les deux, héros futurs du drame,
Dans la goutte de sang qui tremblait, perle d'âme,
Sous le cerveau de cet enfant.

Le doux quatrain mignard et tout brodé d'emphases
Chantait tout ce qui chante et tout ce qui fleurit;
Les Odes s'envolaient d'extases en extases;
Les mots tourbillonnaient dans l'écume des phrases
Sous les quatre vents de l'Esprit.

Jean-Valjean increé, sans limite et sans forme,
Tressaillait. Gilliat mourait, pensif et grand;
Quasimodo trônait dans la laideur énorme;
Didier luttait, saignait, et Marion Delorme
Dégrafait sa robe en pleurant.

Les Chatiments grondaient et vomissaient des laves;
La foudre répondait au fer qui retentit.
L'Epopée éclatait en vers profonds et graves :
Eschyle aurait pu voir se dresser des Burgraves
Derrière ce front si petit.

Et qu'importait aux dieux César drapant son torse
Dans la pourpre des rois vaincus à Marengo?
L'éternel idéal est plus fort que la force:
Tu n'étais qu'un passant dans ce grand siècle, ô Corse!
L'enfant, c'était Victor Hugo!

III

Et c'était lui, le chantre étonnant et candide
Qu'aucune lâcheté du destin ne troubla,
C'était lui, le servant des peuples, le bon guide,
Qui devait, arrêtant ton cheval par la bride,
Te crier : Sire, halte-là!

Halte-là! Vous n'irez pas plus loin! Trêve! Trêve!
Assez d'êtres broyés entre vos deux genoux!
Votre étoile descend et la mienne se lève;
Je prends, pour lui donner la forme de mon rêve,
Ce siècle, qui n'est point à vous!

Je vous le prends tout chaud du viol des batailles,
Le râle aux dents, portant dans sa chair en lambeaux
L'empreinte de vos doigts crispés sur ses entrailles!
Je vous le prends à vous, ô semeur de mitrailles!
Afin de le prendre aux corbeaux!

Je vous le prends à vous pour le rendre à la France,
A Paris en travail, au progrès anxieux,
A tous ceux qui, hâtant la grande délivrance,
Mesurent le front bas de l'humaine ignorance
Avec des larmes dans les yeux!

Je vous le prends à vous pour le rendre à l'Idée!
Je tords entre mes poings les armes en faisceaux.
C'est par le seul amour que l'âme est fécondée;
Et je veux museler la Haine débridée
Soufflant la guerre à pleins naseaux!

IV

Or, voici qu'à présent vous dormez tous deux, Sire !
Mais il fut doux et juste, et lui seul a vécu ;
C'est lui seul qu'on bénit, c'est lui seul qu'on admire !
Le poète du glaive au soldat de la Lyre
A murmuré : Tu m'as vaincu !

Puis, dressant gravement sa tête impériale
Au-dessus de Paris formidable et béant,
César a dit : — Prenez mon arche triomphale !
Emplissez-la de gloire au-dessus du front pâle
De ce mort qui fut un géant !

Alors, devant la nue éclatante et sereine,
Sous l'immense granit noyé d'ombre et de jour,
On a vu se lever, vision surhumaine !
Napoléon premier, le génie et la haine !
Hugo, le génie et l'amour !

Et maintenant en marche, ô France ! Plus de crainte !
Codes, transformez-vous ! Disparais, échafaud !
Emporte, ô vent des cieux, l'universelle plainte !
Bonaparte est moins grand, la Patrie est plus sainte,
Et l'Arc de Triomphe est plus haut !

Juin 1885.

II

LA MORT D'UN EMPEREUR

I

Donc, c'était un cadavre aussi, cet Empereur !
Le ver de terre, aveugle et ruisselant d'horreur,
L'habitait, mal caché sous sa pourpre flottante ;
La Mort le surveillait, accroupie à son seuil.
Et qu'importe qu'on cloue aujourd'hui son cercueil,
En signe de force et d'orgueil,
Avec les clous d'argent qui constellaient sa tente ?

Qu'importe que la Prusse, épuisant son trésor,
Dépose en un caveau lamé de bronze et d'or
Ce mort majestueux couché dans son armure ?
Le ver inévitable entamera le fer.
Il épargne la pourpre, il mangera la chair ;
Et la bouche qui buvait l'air
Sera bue à son tour comme une grappe mûre.

L'éperon entrera dans le talon crevé.
Comme un linge vieilli qu'on aurait mal lavé,
La face jaunira, lentement décharnée.
Les yeux ne seront plus que deux trous sous le front.
Le ventre bâillera, les flancs s'affaisseront.
Autour du poing fluet et rond,
La peau sèche luira comme une peau tannée.

Trempez-le tout entier dans le suc aromal,
Faites-lui gravement sa toilette de bal
Pour la danse des morts éparse aux clairs de lune !
Les parfums précieux ne l'empêcheront point
De tomber en lambeaux dans le cercueil mal joint ;
Et, quand les chairs seront à point,
Dites-lui donc d'aller valser dans la nuit brune !

II

Or, maintenant que votre orgueil
Est de la pourriture. Sire !
Quelle place tient votre Empire
Aux deux bouts de votre cercueil ?

Est-ce la Lorraine ou l'Alsace
Qui va désormais empêcher
L'Ombre et le Néant de mâcher
Votre Impériale carcasse ?

Est-ce Bazaine, un autre mort,
Qui vous empêchera sous terre
De capituler, ô mystère !
Avec la racine qui mord ?

Est-ce pour avoir à Versailles
Tressailli, quand on vous sacra,
Que le hideux ver s'abstiendra
De vous denteler les entrailles ?

Est-ce parce que le vautour
A dans sa serre étouffé l'Aigle
Que vos flancs, dédaignant la règle,
Ne seront pas percés à jour ?

Est-ce à cause du cri farouche
Dont vous saluiez le corbeau
Que le noir baiser du tombeau
Ne vous mangera pas la bouche ?

Est-ce à cause de l'esprit lourd
Du courtisan qui vous harangue
Que vous sauverez votre langue
Du dessèchement prompt et sourd ?

Est-ce pour avoir dans l'orgie
Jeté vos rires imprudents
Que vous conserverez vos dents
Au ras de la lèvre élargie ?

Est-ce pour avoir fait aux loups
Leur part dans l'immense ossuaire
Que les plis glacés du suaire
Ne se colleront pas sur vous ?

Entre les gloires les plus hautes,
Qu'avez-vous tenté de si grand
Que votre nombril, en s'ouvrant,
N'ose vous tomber dans les côtes ?

Quels dieux avez-vous remplacés
Pour que votre pourpre refuse
D'être un haillon doré qui s'use
Aux creux de vos genoux cassés ?

Qu'avez-vous de plus dans le crâne
Pour que l'eau qui filtre partout
N'entame point par quelque bout
Votre cervelle diaphane ?

Qu'êtes-vous de plus à présent
Que vos uhlans dont la belette
A déchiqueté le squelette
Dans les ravins noyés de sang ?

A travers la lutte maudite,
Au son des clairons belliqueux,
Qu'avez-vous gagné de plus qu'eux,
Si ce n'est de verdir moins vite ?

Qu'as-tu gagné de plus, César !
Si ce n'est que ta pourriture
Fera moins mauvaise figure
Sous le faste étoilé du char ?

Si ce n'est que l'Europe entière
Saura demain et sans erreur
Quel est le poids d'un Empereur,
Avant qu'il ne tombe en poussière ?

Si ce n'est, exploits superflus!
De bien montrer aux diplomates
Que tu peux, grâce aux aromates,
Durer deux ou trois mois de plus ?

II

Du moins, s'il te restait la gloire,
La gloire avec de vrais lauriers,
Celle qui prend d'assaut l'Histoire
A coups de prodiges guerriers;
Celle qui, créant l'Epopée,
Dédaignant de cacher l'épée
Sous les plis tombants du manteau,
N'attend pas des trahisons viles
Qu'on lui porte la clé des villes,
Pendant la nuit, sur un plateau ?

Mais non, mille fois non ! cette gloire sublime
Qui fait sanctifier la bassesse du crime
Par la majesté de l'effroi,

Cette gloire féconde en superbes désastres,
Qui lutte avec du plomb et non avec des piastres,
Cette gloire n'est pas pour toi !

A quelle heure dans la bataille
T'es-tu dressé, le glaive au poing,
Sur quelque vieux pan de muraille
Où l'on ne capitulait point ?
A quelle heure de la journée
As-tu pétri ta destinée
Dans ton propre sang répandu,
Tandis qu'au-dessus des fronts pâles,
A travers l'ouragan des balles,
Le canon tonnait, éperdu ?

A quel moment précis du péril haut et grave
A-t-on vu flamboyer ta face de burgrave,
Elargie en masque d'enfer ?
As-tu pris seulement quelque trophée insigne ?
T'es-tu sacrifié comme Hoche ? Es-tu digne
D'être tutoyé par Kléber ?

S'il est vrai que dans la mêlée
Tu te sois jeté quelquefois,
Le casque au front, l'âme envolée
Et le tonnerre dans la voix,
Où donc est ton cheval de guerre,
Celui qui t'emportait naguère,
Plus prompt que le vol des oiseaux,
Et qui, sous l'éperon tenace,
Caracolait, la tête basse,
Avec du feu dans les naseaux ?

Allons, Guillaume, assez ! l'apothéose est vaine.
La guerre a toujours tort, parce qu'elle est la haine ;
Mais, quand un front s'est étoilé
Du laurier noblement conquis, la foule admire ;
Et toi, ton laurier faux, tu l'as acheté, Sire !
Tu ne l'as pas même volé !

IV

Sois modeste, chef militaire !
Dors dans l'oubli, loin du danger;
Et ne dis pas aux vers de terre
Que c'est flatteur de te manger!
Dans une autre époque peut-être
Ils ont désossé quelque ancêtre
Dont la vertu vous étonna ;
Et quel effroi dans ton œil cave,
Si ces rongeurs, gluants de bave,
Allaient te parler d'Iéna!

Quel effroi surtout pour ta race,
S'ils te répétaient dans la nuit
Que c'est la mort qui te remplace
En ton palais vide de bruit,
Qu'elle est là, rôdeuse sinistre,
Prête à fondre sur ton ministre
Hanté d'une tragique horreur,
Et soufflant un râle de forge
Dans la poitrine et dans la gorge
De ton enfant, l'autre Empereur!
Ah ! tu la courtisais, la gueuse!
La rude Camarde aux flancs verts,
Qui s'en va, terrible et fougueuse,
Boire dans les crânes ouverts!
Tu l'embrassais à pleine bouche
Quand, après la lutte farouche,
A ton appel de grand aïeul,
Elle apportait dans sa corbeille
La lugubre moisson vermeille
Qu'elle avait faite pour toi seul?

Ah! tu la prenais à la taille,
En amant heureux d'être roi?
Tu lui criais : — C'est bien, travaille,
Mon ministre est content de toi!
Sire, tu couchais avec elle?
Tu la trouvais toujours plus belle,
Après tes monstrueux essais?...
Eh bien! lève-toi, c'est sa fête,
Et regarde comme elle est faite,
La gueuse que tu courtisais!

V

Lève-toi tout au moins dans l'histoire future :
Les morts ont quelquefois le droit de s'éveiller.
Si la nuit est trop noire et la pierre trop dure,
Quitte ton oreiller!

Retourne à ton balcon, parais à la fenêtre
Où ton peuple tremblant te saluait hier,
Et dis ce que tu vois, ô fantôme du Maître
Bardé d'ombre et de fer!

Mais un souffle profond traversera l'espace;
Le fleuve apaisera son flot torrentiel;
Strasbourg battra des mains, et l'âme de l'Alsace
Tonnera dans le ciel.

Tu voudras t'en aller, t'enfuir avant l'aurore?
La grande voix qui suit le coupable partout
Te criera dans la nuit : « Non pas! regarde encore!
« Demeure jusqu'au bout! »

Et la Prusse, qui fut ta sinistre servante,
Chantera : « Plus de rois! liberté! liberté! »
Et tu resteras là, cloué dans l'épouvante,
Toute l'éternité!

III

A ÉTIENNE CARJAT

Puisque ta strophe citoyenne,
Cruelle aux grands, douce aux petits,
Bataille à côté de la mienne
Dans la querelle des partis;
Puisqu'elle s'en va par les rues,
Chantant les gloires disparues
Et prophétisant Messidor,
Le front couronné de pensées,
Les prunelles jamais baissées,
Le sein bardé de rythmes d'or;

Laisse-moi, laisse-moi te dire,
Carjat, ô mon bon frère aîné!
Que j'ai vibré comme une lyre,
Que j'ai souffert et frissonné,
Que je t'ai béni dans la lutte,
Toutes les fois qu'après la chute
Des damnés du progrès humain,
Je t'ai vu, la pitié dans l'âme,
Lapider la victoire infâme
Avec les cailloux du chemin!

Et pourtant, ô rêveur candide!
Qui donc aurait pu mieux que toi
Prendre la fortune pour guide,
Se proclamer pontife et roi,

S'évader des lois et des règles,
S'attabler au banquet des aigles,
Rouge de lumière et de sang,
Célébrer les dieux qu'on encense
Et boire à leur toute-puissance
Comme on boit au fleuve en passant?

Les dompteurs du siècle où nous sommes,
Les inconnus vite éblouis,
Qui se sont éveillés grands hommes
Dans la révolte du pays;
Tous ceux qui, tribuns ou poètes,
Regardent au-dessus des têtes
Leur célébrité flamboyer ;
Tous, avant l'heure haute et fière,
Avaient mêlé de leur poussière
A la cendre de ton foyer.

Et qui t'empêchait de les suivre
En courtisan calme et serein,
Dans le chant des clairons de cuivre,
Dans le bruit des canons d'airain?
Qui t'empêchait de leur sourire,
Pendant qu'une foule en délire
Les hissait sur de vains tréteaux
Et que, pour dorer leurs misères,
Des hordes de faux Bélisaires
Se cramponnaient à leurs manteaux?

Mais non ! tu restas pauvre et digne,
Loin de la rumeur des palais,
T'indignant avec ceux qu'indigne
La basse intrigue des valets ;
Et tu combattis pour l'exemple,
Pour le sévère honneur du temple
Battu par le flux et reflux,
Toi qui, dans ta foi virginale,
Ne t'agenouilles sur la dalle
Que lorsque tes dieux n'y sont plus !

Et moi qui lutte pour l'Idée,
Debout, sans haine et sans effroi,
L'âme doucement obsédée
Des mêmes chimères que toi,
Je te dis : Qu'importe la vie !
Quand on a souffert sans envie,
On a vécu sans déshonneur :
Et qui sait le fond du mystère ?
Faire son devoir sur terre,
C'est peut-être tout le bonheur !

Écoute, l'existence est douce,
Grâce au ciel profond et vermeil,
Pourvu qu'un brin d'herbe ou de mousse
Joue avec nous dans du soleil ;
Pourvu qu'une hirondelle passe
Là-haut, dans le bleu de l'espace
Reflété par le bleu des eaux,
Et pourvu que la branche, heureuse
Du retour des oiselles, creuse
D'elle-même un nid aux oiseaux.

Que nous faut-il ? Si peu de chose !
Un coin où cacher notre amour !
Une toute petite rose
Avec de grands bébés autour !
Et tu l'as ton bébé, poète ;
Une enfant qui nous met en fête,
Quand son rêve nous apparaît
Et que ses doigts tièdes d'aurore
Font jaillir du clavier sonore
Comme un bouquet qui chanterait !

Veux-tu de ma logique ? On t'aime.
L'as-tu cherché ? L'as-tu voulu ?
Etre aimé, c'est le grand problème ;
Et comme tu l'as résolu !

J'avais embouché la trompette,
J'étais un peu mage et prophète,
Au début, en ces chants écrits.
Au diable ce genre de style!
Mon ode s'achève en idylle :
Mais tu pardonnes, tu souris!

28 octobre 1887.

IV

LE DROIT DES FEMMES

Pour Mlle Maria Deraisme.

Qui donc a dit au Peuple en marche,
Broyant les siècles sous son char,
Que le manteau du patriarche
Est le seul refuge d'Agar,
Qu'Adam triomphe encore d'Ève,
Qu'elle aura beau lutter sans trêve,
Liée à nos dogmes étroits,
Et que la nuit, roulant ses voiles,
Eteindrait là-haut les étoiles,
Si les femmes avaient des droits?

Est-ce l'ombre? Est-ce la Nature,
Avec le Soleil, son époux,
Avec ses grands bois où murmure
Le vent mystérieux et doux?
Est-ce la Terre avec son âme
Qui vous a crié que la femme
N'est point votre égale ici-bas,
Et qu'aux heures du sacrifice,
Quand vous créez de la justice,
Son ombre n'est point dans vos pas?

O tourbe éphémère des hommes!
Avons-nous pesé seulement
Le peu de cendre que nous sommes
Devant l'éternel firmament?
Avons-nous songé que la fosse
S'emplit de notre gloire fausse,
Dans la descente des linceuls?
Avons-nous sondé nos abîmes,
Avant de chanter sur les cimes
Que nous avons des droits tout seuls?

Avons-nous évoqué l'image
Des jours innocents et dorés,
Quand nous dormions, au premier âge,
En deux bras doucement serrés?
Avons-nous revu tout ensemble,
L'alcôve et le berceau qui tremble,
L'asile auguste et triomphant,
Avant d'affirmer, ô chimère!
Que celle qui fut notre mère,
N'est pas égale à son enfant?

Le tambour bat, le canon gronde.
Plus de famille! Adieu l'hymen!
Le sang va couler comme une onde,
Le sol sera rouge demain.
C'est la fête de la Patrie :
On conduit à la boucherie
Les soldats parqués en troupeau.
Les murs fauchés, les toits en flammes!...
— Avez-vous consulté les femmes,
Avant de lever le drapeau?

Quoi! tout s'évanouit, tout passe!
Un monde naît et disparaît
Comme une clarté dans l'espace,
Comme un souffle dans la forêt!
Quoi! tout s'écroule pêle-mêle!

Et la femme qui porte en elle
Le fruit des générations,
La femme, esclave de la Peine,
Traîne encore sa vieille chaîne
Au seuil des Révolutions?

Toujours la même servitude,
Sous le même joug abhorré !
Le prêtre, avec un geste rude,
Lui ferme le parvis sacré;
Et, pour purifier le temple,
Pour donner aux foules l'exemple,
Pour dompter les démons jaloux,
Le lévite, mystique et pâle,
Brûle de l'encens sur la dalle
Où se sont ployés ses genoux.

Dérision ! Affront suprême !
Si l'homme n'a point consenti,
Son témoignage est un blasphème,
Elle est parjure, elle a menti !
Le Code la proclame impure :
Quand elle offre sa signature,
On fait signer par les passants;
Quand elle écrit, le juge efface,
Et le scribe infâme la chasse
Du chevet des agonisants.

Si quelque artiste de l'outrage,
Vil reptile au profil humain,
Accourt et lui jette au visage
Toutes les fanges du chemin,
Il ne faudra point qu'elle espère
Lapider l'horrible vipère
Avec les pierres de la Loi,
Tant que l'époux, l'âme brisée,
N'aura point dit à l'épousée :
« Je t'autorise, venge-toi ! »

Si la prostitution vile,
Fantôme affreux, spectre vivant,
La pousse aux pavés de la ville
Comme une honte qui se vend,
N'attendez pitié ni justice :
Elle appartient à la police
Aux mains de bronze, aux poings de fer !
Point de tribunal en simarre !
Un mot suffit, et Saint-Lazare
La recevra dans son enfer !

Qu'elle sourie ou qu'elle pleure,
Vierge, mère, aïeule au front blanc,
Elle est l'éternelle mineure,
Elle ne règne qu'en tremblant.
Femme ! ô doux être sans défense !
Elle a moins de droits que l'enfance,
Un peu plus que le criminel ;
Et l'homme, hanté d'un mystère,
La dénonce encore à la Terre,
Quand les dieux l'ont chassée du Ciel !

Car ce qui pèse sur la femme,
Ce qui tient son doux front penché,
C'est l'antique légende infâme
D'Eve, d'Adam et du péché !
C'est Manou criant à Moïse
Que toute l'âme humaine est prise
Dans la femme et dans la douleur !
Et voilà que la grande Bible
La brise sous son texte horrible,
Comme le vent brise une fleur !

Mais l'astre du matin se lève !
Plus de chaînes ! voici le jour !
C'est l'action après le rêve :
Le devoir est né de l'amour.
La Justice, longtemps trompée,
Calme et s'appuyant sur l'Epée

Que rien n'a pu vaincre ou ployer,
Présente en un reflet de gloire
Toutes les Jeannes de l'histoire
A toutes celles du foyer.

Hypocrisie! hypocrisie!
O muse, assez de lâcheté!
Tu ne seras plus, Poésie,
La menteuse de la beauté!
Quand tu lui diras qu'elle est douce
Comme une fleur des champs qui pousse,
Dans le baiser d'or du soleil,
Tu n'auras plus cette folie
De la bercer pour qu'elle oublie
La sainte extase du réveil!

Lamartine, épris d'un poème,
Pourra chanter, comme autrefois :
Elvire sera belle, même
Quand elle aura conquis ses droits.
Et qu'importe qu'on lui rappelle
L'outrage qui planait sur elle,
L'essor inconstant de ses vœux,
Pourvu qu'elle soit Marianne,
Debout dans l'aube diaphane,
Avec des fleurs dans les cheveux!

Juillet 1889.

V

AUX SYMBOLISTES

Salut aux rêveurs ingénus,
Aux poètes qui sont venus
Par les sentiers blancs de colombes,
Quand les gloires en cheveux blancs
Descendaient la côte à pas lents,
Dans le surgissement des tombes.

Ils ont, ces pèlerins du Vers,
Le même droit aux lauriers verts
Plaqués en cercle autour des tempes,
Puisqu'ils agonisent aussi
De votre mystique souci,
O fronts plissés dans les estampes!

Le génie est un fleuve : il sourd
De la montagne, du bois sourd,
De tous les sols de la patrie.
Nargue aux vils joueurs de pipeau,
Qui s'en vont clamant au troupeau
Que la grande source est tarie!

Est-ce que le vaste torrent
S'épuise jamais, en courant
Sur les rochers, dans l'ombre noire,

Parce qu'au flanc vert des talus,
Deux ou trois lions chevelus
Y sont venus lentement boire.

Au feu, les bâillons étouffants!
Est-ce la faute à ces enfants,
Dont l'âme reluit, toute neuve,
S'ils n'ont pas ployé les genoux
A la même place que nous,
En s'abreuvant à l'eau du fleuve?

Est-ce donc pour eux un affront
D'avoir été baisés au front
Par la lèvre d'or des Chimères,
Quand ils dormaient dans leurs berceaux,
En un recueillement d'oiseaux
Blottis sous les ailes des mères?

Pourquoi n'auraient-ils pas tenté
L'envolement illimité,
Au delà des sphères connues,
Comme s'il était défendu
De planer, à demi perdu
Dans l'élargissement des nues?

Allez, rêvez, luttez, cherchez
Le Verbe et l'Idéal cachés
Dans l'âme pensive des choses!
Les bons aînés vous seront doux:
Leurs flèches, en sifflant vers vous,
Auraient peur de blesser les roses.

La liberté! la liberté!
Dans l'art comme dans la cité,
Jusqu'aux derniers confins du rêve!
Un chant après un autre chant!
Le soleil saigne en se couchant;
Mais c'est toujours lui qui se lève!

Février 1891.

VI

MAI

— Mois de Mai, doux passant vermeil,
Qu'as-tu cueilli dans ta corbeille
Où pend un feston de soleil?
— J'ai cueilli du miel pour l'abeille.

— Que fais-tu par les clairs midis,
Lorsque le brin d'herbe se lève
Au pied des chênes reverdis?
— J'écoute fermenter la sève.

— Que mets-tu dans les nids ouverts,
Quand la chanson de l'alouette
Raille les impuissants hivers?
— J'y mets le rêve du poète.

— Es-tu l'envoyé de l'amour,
Afin que les temps où nous sommes
Aient le frisson de ton retour?
— J'apporte la justice aux hommes!

Mai 1892.

VII

LA MAISON DU PEUPLE

L'inauguration de la Maison du Peuple de Montmartre excitera certainement la verve lyrique des nombreux bardes du quartier.

(PRESSE CONSERVATRICE.)

I

Les Satisfaits disaient : « La foule
« N'a que des pleurs et des sanglots ;
« C'est une mer d'hommes qui roule
« Sans rien construire avec ses flots.
« Elle tressaille, elle se lève,
« Quand la Justice est dans son rêve,
« Comme une étoile dans la nuit ;
« Mais elle s'apaise et retombe
« Au noir silence de la tombe,
« Toujours après le même bruit.

« Le moindre vent qui souffle emporte
« Ses œuvres d'ombre et de vapeurs ;
« Sa vague expire à notre porte,
« Avant que nous ayons eu peur,
« L'espoir sacré, la foi profonde,
« L'enfantement d'un nouveau monde,

« Promis à ses gouffres béants,
« Laissent moins de trace sur elle
« Que le frémissement d'une aile
« Sur la face des Océans.

« Tout ce qu'elle conçoit avorte.
« Jamais de rivages atteints !
« C'est une flamme vite morte
« Qui luit en des phares lointains.
« Elle a pour fonction suprême
« De se dévorer elle-même
« Sur les essais qu'elle a tentés;
« Et même, quand elle nous brave,
« Elle reste sa propre esclave,
« Dans le reflux des volontés.

« Aux temps d'égoïsme où nous sommes,
« Les cieux sont encore trop noirs
« Pour que le vain troupeau des hommes
« Solidarise ses devoirs.
« La discorde naît de l'envie ;
« L'idéal ment, le vrai dévie;
« Tous les frères sont ennemis ;
« Le bon s'endort, le méchant veille;
« La ruche n'est que pour l'abeille,
« La paix n'est que pour les fourmis! »

II

Eh bien ! beaux vendeurs de sagesse,
Depuis quand avions-nous rêvé ?
La Maison du Peuple se dresse,
Le seuil du temple est repavé.
Encore un effort, et la pierre,

S'ouvrant ainsi qu'une paupière
Au bleu baiser des firmaments,
Verra, quand se lève l'aurore,
Ondoyer dans le vent sonore
Le panache des toits fumants !

Elle dormait, grise de terre,
Sous le manteau vert des coteaux,
Dans le formidable mystère
Des germes sourds et des métaux.
Mais, quand l'heure sainte est venue,
Elle a tournoyé vers la nue,
Dans les drapeaux et dans les fleurs,
Comme heureuse et doucement fière
D'être à son tour dans la lumière
L'ouvrière des travailleurs.

Trop longtemps, la pierre sacrée
N'avait été sous l'horizon
Qu'un tas de misère effarée,
Hôpital, caserne ou prison !
Trop longtemps, une main cruelle
L'avait érigée en tourelle,
Sous les lourds canons accroupis,
Pendant que l'affreuse Epopée
Décimait au vent de l'épée
Les régiments et les épis !

Trop longtemps, avec les troncs d'arbre
Où nichèrent les oiselets,
Elle n'avait, granit ou marbre,
Edifié que des palais...
Gloire ! Nous l'avons reconquise.
Et la voilà qui monte, prise
Dans notre solidarité,
Comme si la pierre elle-même
Avait le souci du problème
Qui travaille l'humanité.

III

Œuvre féconde! Essai superbe!
L'ouvrier, tant de fois volé,
Ne demandera qu'à la gerbe
Le prix du froment et du blé.
Plus de larron faussant l'échange!
C'est le sang pur de la vendange
Qui lui donnera son flot pur.
Par la montagne et par la plaine,
La brebis offrira sa laine,
La branche tendra son fruit mûr.

Plus de suppliciés livides,
Criant la misère et la faim!
Le triste Chômage aux mains vides
Aura droit à sa part de pain.
Les vénérables fleurs tremblantes,
La vertu qui s'attache aux plantes,
Dans le matin pâle et vermeil,
Guériront et sauveront l'homme,
A peu près pour la même somme
Qu'elles coûtèrent au soleil.

Après le dur labeur, les fêtes!
Prépare-toi, folle Chanson!
La strophe heureuse des poètes
Voltigera dans la Maison.
Des bruits de marteaux et de limes
Alterneront au bout des rimes
Avec l'hymne des rameaux verts;
Pendant que les soufflets des forges
Halèteront comme des gorges,
Dans la plénitude du Vers.

Et ce ne sera pas encore
La fin de la lutte et du mal :
L'aurore n'est jamais l'aurore,
L'idéal a soif d'idéal.
Mais, sur les pierres érigées
Que la paix aura protégees,
Les flambeaux ue s'éteindront point ;
Et Montmartre, qui chante et gronde,
Se dressera devant le monde,
Un lambeau de justice au poing !

17 septembre 1892.

VIII

A ÉMILE ZOLA,

A L'OCCASION DES FÊTES DU MIDI A SCEAUX

Qui donc avait dit, puissant maître,
Que ta gloire, espoir du granit,
Dédaignait l'idylle champêtre
Où nous évoquons notre nid,
Et qu'Estelle, la sœur des fées,
N'égayait jamais tes trophées
Du vol des souvenirs sereins,
Quand, avec un bruit de cymbales,
Les ailes d'argent des cigales
Se posaient sur les tambourins ?

Notre Mireille est accourue,
La rose et le bluet au front,
Pendant qu'au milieu de la rue
Les poètes dansaient en rond;
Et te voilà dans notre fête,
Oubliant de quelle tempête
Sera fait ton livre nouveau,
Pour ressusciter ta jouvence,
Aux doux chants de cette Provence
Qui t'ensoleilla le cerveau !

Ah ! j'osai presque te maudire
De n'avoir pas servi mes dieux,
Moi qui garde à la sainte Lyre
Un amour de barde pieux,
Lorsque des épaules du Verbe
Tu fis en moissonnant ta gerbe
Dans les splendeurs de Messidor,
Glisser le manteau romantique
Qui sur le seuil blanc du Portique,
Traînait de la pourpre et de l'or!

Qu'importe ! la pensée altière
Egale l'enfant à l'aïeul ;
L'art est le pays sans frontière,
Où le génie est roi tout seul.
L'œuvre plane sur les doctrines :
Tout ce qui s'écroule en ruines
Contenait de l'ombre et du vent ;
Un drapeau passe, un livre dure ;
La querelle meurt, à mesure
Que le grand homme est plus vivant.

Vois si notre dispute est vaine !
Tout hâte le même réveil.
Tu ne sculptes la fange humaine
Que pour la dorer de soleil,
Les types que ton rêve crée
Frissonnent de l'horreur sacrée,
Dès qu'ils ont ployé le genou ;
Le réel confine au prodige,
Et tout le songe ailé voltige
Dans les roses du Paradou.

C'est l'éternelle hypocrisie
Qui fait, en un siècle lassé,
De l'ombre sur ta poésie
Avec son masque rabaissé.
Les comédiens de l'extase,

Mirlitonnant leur vieille phrase,
Simulent un noble dégoût,
Lorsque tu fais en ton prétoire
Subir un interrogatoire
A quelque monstre de l'égout.

Es-tu le maître? Est-ce ta faute
Si l'or a tué l'idéal
Et si nous marchons côte à côte
Avec la Débauche et le Mal?
Est-ce toi qui fais dans les villes
Osciller les foules serviles
Entre le vice et la douleur?
Es-tu le complice des hontes?
L'orage te doit-il des comptes,
Chaque fois qu'il brise une fleur?

Quand les vents soulèvent le sable
Dans l'immensité du désert,
Ta main est-elle responsable
Du grain de sable qui se perd?
Est-ce toi qui pousses l'échelle
Sous la planche tremblante et frêle
Où son pied s'était mal posé,
Quand Coupeau, tournant dans le vide,
Tombe sur le pavé stupide
Ainsi qu'un grand oiseau blessé?

Est-ce pour railler son ivresse
Et l'accabler sous ton arrêt
Que tu l'amollis de paresse
Au seuil banal du cabaret?
Si Gervaise aussi s'habitue
A l'alcool qui brûle et tue
Les grêles poumons vidés d'air,
Est-ce ta pitié dérisoire
Qui verse de la mort à boire
A ces damnés de notre enfer?

Est-ce ta volonté suprême
Que le sort aveugle et jaloux
Livre le juste à l'anathème
Et les brebis aux dents des loups ?
N'as-tu dessiné sur de l'ombre
Qu'une chimère haute et sombre,
Dans l'énorme page où tu mets
Au service de Souvarine
Le flot qui, pour noyer la mine,
Ruisselle au penchant dés sommets?

N'as-tu ciselé qu'un fantôme,
Quand le vieux, pleurant en chemin,
S'en va, chassé du toit de chaume,
Avec son bâton dans la main ?
S'il suffit d'un baiser d'alcôve
Pour éveiller la bête fauve
Dans la poitrine de Lantier,
Est-ce que la race et la terre,
Mariant leur double mystère,
L'ont fait ton tragique héritier?

Claude lutte, Sigismond rêve
Que tout le vieux monde a croulé ;
Saccard s'arrondit, Nana crève
Le ventre au million volé;
Riche et pauvre, palais et bouge,
Tout fait la culbute ; et Bazouge
Emmène la Camarde au bal...
Toi, tu dresses devant l'Histoire,
Pour les siècles et pour ta gloire,
L'implacable procès-verbal!

Et que m'importe qu'on t'accuse,
Au nom du bon goût désolé,
D'avoir au front blanc de la Muse
Arraché son masque étoilé?
Ce n'est pas seulement pour dire

Des bagatelles au zéphire
Volant à travers les rameaux
Que la légion des génies
A tendu ses lèvres bénies
A l'éternel baiser des mots.

Que les beaux faiseurs de morale,
Agenouillés devant les grands,
Fassent d'abord cesser le râle
Des parias et des souffrants !
Ce n'est pas ton labeur sincère,
C'est l'universelle misère
Qu'il faut maudire à pleins poumons.
Laissons se protéger les anges :
Nos doigts ne pétrissent les fanges
Que pour lapider les démons !

Dans ton œuvre bien étayée,
Où l'aile vibre, où tout est clair,
La justice vit, appuyée
Sur ses quatre jarrets de fer.
Concorde ! plus de misérable !
Ton réalisme formidable
Aura vengé notre idéal.
J'attends que le grand soleil vienne ;
Et déjà là-bas, comme Etienne,
J'ai vu frissonner Germinal !

Or, c'est une pléiade amie,
Où les Ris fêtent les Amours,
Qui t'ouvre son académie,
Sans te corriger ton discours,
Notre bureau, c'est la pelouse ;
Pas une cigale jalouse
Ne t'aura refusé sa voix.
L'hirondelle, si tu nous parles,
Ira conter aux filles d'Arles
Que les nids chantaient dans les bois.

J'ai peut-être en mon odelette
Erré dans le bleu trop souvent.
Que veux-tu ? le chant du poète
Est comme une aile sous le vent.
Mais nous aurons devant les marbres,
Dans le soleil et sous les arbres,
Gazouillé comme des oiseaux ;
Et, légers de soucis moroses,
Nous pourrons emporter des roses,
Puisque nous reviendrons de Sceaux

18 juin 1893.

IX

LE DERNIER DRAPEAU

J'étais dans la nue, en un lieu
Où tout se tait, où rien ne bouge.
Le ciel était noir, quoique bleu ;
Je vis passer une ombre rouge.

C'était quelque chose d'ailé,
Qui ne s'envolait que d'une aile ;
Et je dis au gouffre étoilé :
« Où donc cette forme va-t-elle ? »

La nuit qui garde au fond des cieux
La clé de l'éternel problème
Me répondit : « O curieux !
« Interroge l'ombre toi-même ! »

Et je l'interrogeai, je dis :
« Quelle est cette forme qui passe?
« O spectre, où t'en vas-tu, tandis
« Qu'une étoile éclot dans l'espace? »

L'objet (ce n'était qu'un objet)
Me dit : « Je fus, je cesse d'être.
« Toi-même tu fus mon sujet;
« Tu devrais au moins me connaître! »

Bien que j'eusse froid sous la peau,
L'œil droit comme sur une cible,
Je vis que c'était un drapeau,
Cette aile qui fuyait, terrible.

Et le sacré haillon banni,
Expulsé des luttes humaines,
Me cria : « Rêveur, c'est fini
« D'avoir des drapeaux et des chaînes!

« Regarde ce qu'a fait le vent
« De mes pauvres franges altières.
« Humanité! Soleil levant!
« Plus de soldats! Plus de frontières!

« Qu'avez-vous besoin désormais,
« Puisqu'Adam rallume sa lampe,
« De coudre sur les hauts sommets
« De l'étoffe autour d'une hampe?

« Le vieux privilège était fort;
« Mais la Justice était plus forte.
« O citoyen, le mal est mort,
« Les dieux sont morts, la mort est morte! »

Et je vis là-haut, en ce lieu
Où tout se tait, où rien ne bouge,
Dans le ciel à présent tout bleu,
Disparaître le drapeau rouge.

Octobre 1888.

FIN

TABLE

LIVRE PREMIER

LE VEAU D'OR

LIVRE SECOND

LES MAITRES

LIVRE TROISIÈME

LES PATRIES

LIVRE QUATRIÈME

POUR LA LYRE

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ-DE L'ARBRE.

Série A

ROMANS DE MOEURS; ÉTUDES SOCIALES

1, 2 **L. Cladel.** Les Va-nu-pieds 2 v.
3, 4, 5 — N'a-qu'un-Œil.. 3 v.
6 **Hector France.** Les Nuits de Londres......... 1 v.
7, 8 — L'Amour au pays bleu 2 v.
9, 10 — Les Va-nu-pieds de Londres........... 2 v.
11 — La Pudique Albion.. 1 v.
12, 13, 14 **Catulle Mendès.** La Demoiselle en or..... 3 v.
15, 16, 17 — La Petite Impératrice......... 3 v.
18 **Frédéric Soulié.** Le Lion Amoureux......... 1 v.
19, 20 — Eulalie Pontois... 2 v.
21 **Paul Alexis.** Un Amour platonique .... 1 v.
22 — Les Femmes du père Lefèvre........... 1 v.
23 **Félix Pyat.** La Folle d'Ostende............. 1 v.
24 **Paul Alexis.** L'Infortune de M. Fraque..... 1 v.
25, 26 **Ed. Lepelletier.** Le Supplice d'une Mère. 2 v.
27, 28, 29 **Léon Cladel.** Les Martyrs ridicules.......... 3 v.
30, 31 **Juliette Lamber.** Saine et Sauve............ 2 v.
32, 33 **Léon Hennique.** L'accident de M. Hébert. 2 v.
34 **Paul Heusy.** Un Coin de la vie de Misère..... 1 v.
35, 36 **G. Dargenty.** Le Roman d'un Exilé........ 2 v.
37 **Edm. Picard.** L'Amiral... 1 v.
38, 39 **Ed. Rod.** Tatania Leïlof... 2 v.
40 **Alex. Bourgeaud.** Les Fils de Gaudissart..... 1 v.
41, 42, 43 **Maur. Talmeyr.** Le Grisou 3 v.
44, 45, 46 **Charles Chincholle.** Les Jours d'Absinthe. 3 v.
47 **Ch. Edmond.** Rose Fleury. 1 v.
48, 49 **Léon Cladel.** Pierre Patient 2 v.
50 **Ch. Canivet.** Le Vieux Fiston 1 v.
51, 52 — Jean le Parricide. 2 v.
53 **Hugues Le Roux.** Sloughine le Nihiliste .... 1 v.
54 **Melandri.** La Joie d'aimer. 1 v.
55 **A. Etievant.** Pomponnette (mœurs de théâtre). 1 v.
56 **Jules Vidal.** Briscambille. 1 v.
57 **Audibert.** Après le divorce 1 v.
58 **C. Lemonnier.** Les Maris de Mlle Nounouche. 1 v.
59, 60 **Alex. Boutique.** Xavier Testelin.......... 2 v.
61, 62 **Jean Lombard.** Loïs Majourès........... 2 v.
63 **Edouard Achard.** Conquête d'une source. 1 v.

Série B

ROMANS POPULAIRES

1, 2, 3 **H. Le Verdier.** (Scènes de la vie conjugale). — Le Drame du train-poste......... 3 v.
4 **Alb. Trévad.** Les Repaires de Paris.............. 1 v.
5 **Pierre Cœur.** La Jolie Brunisseuse......... 1 v.
6 **Louis Férald.** L'Agent Chacal.............. 1 v.
7 **A. Maurin.** Les Amoureux de Miette............ 1 v.
8, 9 **H. Le Verdier.** (Scènes de la vie conjugale). — Madame D. K. L. 17 (poste restante)...... 2 v.
10 **G. Le Faure et F. Steyne.** La Faute de Mademoiselle Cordier......... 1 v.
11, 12 **Max. Lennat.** Les Compagnons de la Roquette. 2 v.
13 **Marc Mario.** L'Agent d'affaires de la rue St-Denis 1 v.
14, 15 **Louis Noir.** La Fiancée de Marceau......... 2 v.
16 — Souvenirs d'un zouave........... 1 v.
17 **Jean Rigaut.** Les Drames du Harem............ 1 v.
18 **Steno Boudoin et E. Petit.** La Femme au juge... 1 v.
19 **Jules Rouquette.** La Route fatale .... 1 v.
20, 21 **Max. Lennat.** Démona la Dompteuse......... 2 v.
22 — Martyr d'Amour (Urbain Grandier). 1 v.
23 **Albert Maurin.** Marion Delorme .... 1 v.
24 **Jules Rouquette.** Jean Cavalier (Le Héros des Cévennes)............ 1 v.
25 **G. Le Faure et F. Steyne.** La Belle Judith ...... 1 v.
26, 27, 28 **Champfleury.** La Fille du Chiffonnier........... 3 v.
29, 30, 31 **Hector France.** Le Péché de sœur Cunégonde.. 3 v.
32, 33, 34 — Marie-queue-de-vache 3 v.
35, 36, 37 **Alexis Bouvier.** Auguste Manette.............. 3 v.
38 **G. Le Faure.** Mariée par un prêtre............ 1 v.
39 **Juliette Lamber (Mme Ed. Adam).** La Fille du Chasseur d'Aigles... 1 v.
40, 41, 42 **Georges Maldague.** Yvonne la Simple.... 3 v.
43 **Champfleury.** Claire Couturier................ 1 v.
44, 45, 46 **A. Matthey (Art. Arnould).** Zoé Chien-Chien..... 3 v.

SÉRIE B

ROMANS POPULAIRES (SUITE)

47, 48, 49 **A. Matthey (Art. Arnould).** La Vengeance d'une Courtisane.......... 3 v.
50, 51 **Evariste Carrance.** Les Aventures du Docteur Van der Bader....... 2 v.
52, 53 **Millanvoye et Etiévant.** Une Fille de Théâtre. 2 v.
54, 55 — La Poche des Autres. 2 v.
56, 57, 58 **Pierre Delcourt.** Le Secret du Juge d'Instruction.............. 3 v.
59, 60, 61 **Emmanuel Gonzalès.** Les Freres de la Côte .... 3 v.
62, 63 **Jean Bruno.** La Vipère Parisienne.......... 2 v.
64, 65 — L'Ange du Crime.... 2 v.
66 **Corri-Gastau.** Contes à ma Concierge....... 1 v.
67, 68, 69 **Ayraud-Degeorge.** Flamberge au vent........ 3 v.
70 **Alexis Bouvier,** La Belle Tonneliere.......... 1 v.
71, 72, 73 **Turpin de Sansay.** Les Crochets du père Joseph. 3 v.
74, 75 — Les Chevaliers de la Hotte .... 2 v.
76, 77, 78 **Louis Launay.** Le Parc-aux-Cerfs............ 3 v.
79, 80, 81 **Lagrillière - Beauclerc.** La Dame d'Espargys. 3 v.
82 **Jean-Jacq. des Martels.** La Ruine au Diable... 1 v.
83 **H. Gourdon de Genouillac.** L'Homme aux deux Femmes............. 1 v.
84, 85, 86 **Edouard Cadol.** Un Enfant d'Israël .... 3 v.
87 **H. Gourdon de Genouillac.** Les Drames du Cœur. 1 v.
88, 89, 90 **Ponson du Terrail.** Le Capitaine Coquelicot.... 3 v.
91 **Armand Lapointe.** La Fille repentie .... 1 v.
92, 93 **Mary Lafon.** Madeleine Angély............... 2 v.

SÉRIE E

ROMANS MILITAIRES

1 **Paul Bonnetain.** Les Enfants de Giberne..... 1 v.
2, 3 **René Maizeroy.** Souvenirs d'un St-Cyrien.. 2 v.
4 **Paul Bonnetain.** Autour de la Caserne........ 1 v.

SÉRIE H

ROMANS COMIQUES

1 **Jean Kiri.** Les Epoux Ducordon (Album)...... 1 v.
2 **Paul Ginisty.** La Seconde Nuit................ 1 v.

SÉRIE L

ROMANS D'AVENTURES & DE VOYAGES

1, 2, 3 **Louis Noir.** Le Coupeur de têtes.............. 3 v.
4, 5, 6 — Dans le Désert..... 3 v.
7, 8, 9 — Le Lion du Soudan. 3 v.
10, 11 — L'Homme aux yeux d'acier........... 2 v.
12, 13 — Le capitaine Règlement............. 2 v.
14, 15 **Baron de Wogan.** Dolorita ou une Tombe dans les Forêts-Vierges... 2 v.
16 **Louis Noir.** La Flotte Fantôme............. 1 v.
17, 18 **Baron de Wogan.** Chez les Pirates malais.... 2 v.
19, 20, 21 **Louis Noir.** Le Corsaire aux Cheveux d'Or.... 3 v.
22, 23 — Le Roi de la Grève. 2 v.
24, 25 **Paul Bonnetain.** Au Tonkin .... 2 v.

SÉRIE M

ROMANS ÉTRANGERS

1 **E. Wichert.** La Servante de Grita (Traduit du Lithuanien par L. de Hessem)........... 1 v.
2 **Edgar-Poë.** Le Scarabée d'Or (traduit de l'anglais par Alp. Pages). 1 v.
3 **Giovanni Verga.** Le Tigre royal (trad. de l'italien par Jules Lermina)... 1 v.
4, 5 **Pérez Galdos.** Marianella (traduit de l'espagnol par Julien Lugol..... 2 v.

SÉRIE O

CAUSES CÉLÈBRES CRIMINELLES

1 **Louis Réginal.** Fualdès ou le crime de Rodez. 1 v.
2 **Jules Rouquette.** Le Crime du Solier ..... 1 v.
3 **Eugène Moret.** La Blonde Alliette. (L'Affaire de la rue du Temple)... 1 v.

SÉRIE P

CAUSES CÉLÈBRES HISTORIQUES

1 **Lesigne.** L'Affaire Victor Noir.................. 1 v.

SÉRIE R

SCIENCES & ARTS, HISTOIRE, VOYAGES, ETC.

1, 2 **Jean Bernard.** Histoire anecdotique de la Révolution française... 2 v.

3 **Jules Rouquette.** Les Rois Banqueroutiers. 1 v.

SÉRIE S

ÉDUCATION ET RÉCRÉATION

1, 2 **Henry de Graffigny.** De la Terre aux Etoiles (Illustré)............ 2 v.

3, 4, 5, 6 **Wyss.** Robinson Suisse (Illustré)............ 4 v.

SÉRIE T

POÉSIES

1 **Clovis Hugues.** Poésies choisies............. 1 v.

2 **Hégésippe Moreau.** Le Myosotis............. 1 v.

3 **Sutter-Laumann.** Les Meurt-de-Faim....... 1 v.

4 **Hippolyte Rion.** Monologues et poésies populaires............... 1 v.

5 **Louise Michel.** A travers la vie............... 1 v.

SÉRIE U

CHEFS-D'ŒUVRE FRANÇAIS & ÉTRANGERS

1 **Beaumarchais.** Le Barbier de Séville....... 1 v.

2 — Le Mariage de Figaro.................. 1 v.

3, 4, 5 **Daniel de Foë.** Robinson Crusoé............... 3 v.

SÉRIE U

CHEFS-D'ŒUVRE FRANÇAIS & ÉTRANGE (SUITE)

6 **Gœthe.** Werther.......... 1

7 **Longus.** Daphnis et Chloé 1

8 **Molière.** Tartufe. — Le médecin malgré lui...... 1

9, 10 **Rabelais.** Gargantua (Traduction nouvelle en Français moderne).. 2

11 **Schiller.** Les Brigands... 1

12, 13 **Swift.** Voyages de Gulliver 2

14 **Voltaire.** L'ingénu........ 1

15 — Candide........ 1

16 **Shakespeare.** Othello.... 1

17 **Bernardin de St Pierre.** Paul et Virginie...... 1

SÉRIE V

OUVRAGES UTILES & AMUSANTS

1 La parfaite Clé des Songes 1

2 Le parfait Oracle des Dames et des Demoiselles... 1

3 La bonne Cuisinière....... 1

4 Le Parfait langage des Fleurs............... 1

5 Dictionnaire des Jeux de Société.............. 1

6 Tours de cartes anciens et nouveaux............ 1

7 Physique amusante....... 1

8 Tours d'Escamotage....... 1

9 Le Secrétaire de tout le Monde................ 1

10 L'Avenir par les Cartes.... 1

11 Le Médecin de la Famille. 1

12 Les Secrets de la pêche à la ligne.............. 1

SÉRIE X

SCIENCES OCCULTES

1 **Louis Mond.** Cours de Graphologie......... 1

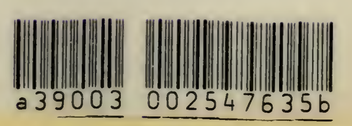
2 — Cours de Magnétisme................ 1

3 **Ely-Star.** Cours d'Astrologie................ 1

4 **Louis Mond.** Les Révélations de la Main...... 1

Quelques ouvrages forment plusieurs volumes à 25 centimes.
Dans les commandes il suffit d'indiquer la lettre *de la* série *et le* n
d'ordre *placé à gauche du titre.*

Toute commande de 20 volumes à la fois sera expédiée franco de port contr mandat-poste de 5 fr. au lieu de 6 fr., adressé à M. FAYARD, éditeur, 78, boule vard Saint-Michel, PARIS.


a39003 002547635b